

BULLETIN DES ARMÉES

DE

LA RÉPUBLIQUE

ANNÉE 1916

DU 2 JANVIER AU 26 AVRIL

(N^{os} 164 à 191)

PARIS

IMPRIMERIE DES JOURNAUX OFFICIELS

—
1916

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Ordre du jour aux armées françaises

Soldats de la République,

Au moment où se termine cette année de guerre, vous pouvez tous considérer votre œuvre avec fierté et mesurer la grandeur de l'effort accompli.

En Artois, en Champagne, en Woëvre et dans les Vosges, vous avez infligé à l'ennemi des échecs retentissants et des pertes sanglantes, incomparablement plus élevées que les nôtres.

L'armée allemande tient encore, mais elle voit diminuer chaque jour ses effectifs et ses ressources.

Obligée de soutenir l'Autriche défaillante, elle doit rechercher sur des théâtres secondaires des succès faciles et temporaires qu'elle a renoncé à remporter sur les fronts principaux.

Toutes les colonies de l'Allemagne sont isolées dans le monde ou tombées entre nos mains.

Au contraire, les Alliés se renforcent sans cesse.

Maîtres incontestés de la mer, ils peuvent se ravitailler facilement, alors que les empires du centre, épuisés financièrement et économiquement, en sont réduits à ne plus compter que sur notre désaccord ou sur notre lassitude.

Comme si les Alliés, qui ont juré de lutter à outrance, étaient disposés à violer leur serment au moment où va sonner pour l'Allemagne l'heure du châtiement !

Comme si les soldats qui ont mené les plus rudes combats n'étaient pas de taille à tenir malgré la boue et le froid !

Soyons fiers de notre force et de notre droit !

Ne songeons au passé que pour y puiser des raisons de confiance ! Ne songeons à nos morts que pour jurer de les venger !

Pendant que nos ennemis parlent de paix, ne pensons qu'à la guerre et à la victoire !

Au début d'une année qui sera, grâce à vous, glorieuse pour la France, votre commandant en chef vous adresse, du fond du cœur, ses vœux les plus affectueux.

J. JOFFRE.

Au Grand Quartier Général des armées françaises, 19-29 décembre 1915.

Dans l'armée russe

Proclamation du Tsar

L'empereur Nicolas II a prononcé, pendant la revue des chevaliers de l'ordre de Saint-Georges, qu'il a passée le 2 janvier, les paroles suivantes :

A vous comme aux représentants les plus vaillants de notre armée, j'adresse ma reconnaissance cordiale et profonde pour vos courageux services et les sacrifices que vous avez faits au cours de cette campagne. Je vous prie de transmettre à vos régiments respectifs ma sincère gratitude pour le pénible travail qu'ils remplissent et que toute la Russie apprécie. Soyez assurés, comme je l'avais dit au début de la guerre, que je ne conclurai pas la paix tant que nous n'aurons pas chassé le dernier ennemi de notre territoire. Je ne conclurai cette paix qu'en plein accord avec nos alliés, auxquels nous sommes liés non par des traités de papier, mais par une véritable amitié et par le sang. Je n'oublierai pas cette revue et suis bien aise d'avoir pu voir les vaillants éléments de l'armée.

Je vous prie de transmettre à toutes les troupes ma reconnaissance pour leurs services dévoués, qui réjouissent mon cœur. Que Dieu vous garde !

LE GÉNÉRAL SERRET

reçoit la Croix de guerre.

Le général de brigade Serret, commandant une division des Vosges, vient d'être cité à l'ordre du jour dans les termes suivants :

Officier général de valeur exceptionnelle et de la plus haute distinction. Commande depuis plus de onze mois une division d'élite dont il a su porter le moral au degré le plus élevé par son activité de tous les instants, son ardeur guerrière, sa foi dans le succès et l'élevation de ses sentiments. A fait preuve d'une éclatante bravoure et d'une entière compréhension de ses devoirs de chef en se portant, sous un feu d'artillerie extrêmement violent, jusqu'aux tranchées de première ligne pour juger personnellement de la situation et se montrer à ses troupes. A été grièvement blessé et amputé de la jambe droite.

Le général Serret a été blessé au cours des opérations récentes autour de l'Hartmannswillerskopf. Avant la guerre, il occupait, comme colonel, les fonctions d'attaché militaire à Berlin.

PAROLES FRANÇAISES

La victoire appartient au plus opiniâtre.

NAPOLEON.

Le nouvel An

Cérémonies officielles

Le Président de la République, entouré des membres du cabinet, a reçu, samedi matin, 1^{er} janvier, à dix heures un quart, le président du Sénat, les membres du bureau du Sénat et les sénateurs. Le président de la Chambre des députés, les membres du bureau de la Chambre et les députés ont été reçus à dix heures.

A onze heures, le Président de la République, accompagné du personnel de sa maison, s'est rendu au palais du Luxembourg, chez le président du Sénat, puis, à onze heures et demie, au Palais-Bourbon, chez le président de la Chambre.

En raison des circonstances, les réceptions des corps constitués, des députations, délégations diverses des administrations publiques ont toutes été supprimées.

Cordialités des Alliés

ANGLETERRE

Le roi George V a adressé à M. Poincaré le télégramme suivant :

Au commencement de la nouvelle année, je désire, monsieur le Président, vous adresser mes souhaits les plus chaleureux pour votre bonheur et vous exprimer le vif espoir que vous jouirez de la santé et des forces nécessaires pour vous permettre de remplir les devoirs de votre haute situation.

Nos deux pays, en commun avec nos alliés, sont unis pour la défense d'une grande cause, et c'est pour moi un sujet constant de satisfaction de voir nos deux peuples liés par l'héroïsme et les sacrifices que nos vaillants soldats et marins ont rendus indissolubles.

Je vous prie, monsieur le Président, d'accepter de ma part et de celle de mon empire, les salutations les plus cordiales pour la grande nation aux destinées de laquelle vous présidez et l'expression de ma profonde admiration pour les splendides qualités des forces de terre et de mer de la France, qualités qui, dans cette guerre, ont été d'une valeur si inestimable, et qui sont une sûre garantie de la victoire finale.

GEORGE, R. I.

Le Président de la République a répondu dans les termes suivants :

Je suis très touché du message de Votre Majesté et je m'empresse de le communiquer à la nation et à l'armée françaises. Je partage la confiance de Votre Majesté dans le triomphe de la cause sacrée que nous défendons en commun et qui intéresse non seulement le sort de nos amis et alliés, mais la liberté de tous les peuples. Je prie Votre Majesté de vouloir bien transmettre à la grande nation britannique et à sa valeureuse armée les souhaits ardents que je forme pour elles au nom de la France tout entière, et j'exprime à Votre Majesté ainsi qu'à la famille royale mes meilleurs vœux personnels.

RAYMOND POINCARÉ.

D'autre part, les dépêches suivantes ont été échangées entre le général Haig et le général Joffre :

Au général Joffre.

Je vous prie d'accepter, en mon nom et en celui de l'armée britannique en France, saluta-

tions et bons souhaits pour l'année qui commence. L'année qui s'est écoulée a resserré plus étroitement encore les liens qui unissent nos nations, et j'espère et je crois que dans l'année qui vient nos forces réunies nous rendront capables de chasser l'ennemi bien au-delà des frontières de votre pays bien-aimé. Je vous demande d'accepter, ce jour de la nouvelle année, de la part de tous les hommes sous mon commandement, nos sentiments de profonde amitié et notre admiration pour vous-même et les armées de France.

Au général Haig.

Je vous prie d'accepter mes plus vifs remerciements pour vos bons souhaits et votre espérance que la confiance mutuelle et la coopération de tous conduiront à un succès encore plus grand de nos efforts combinés et nous mettront en état de défaire nos ennemis complètement. Au commencement de la nouvelle année, je désire exprimer, de ma part et de la part des troupes sous mon commandement, les sentiments de sympathie profonde et d'affection camaraderie que nous ressentons tous pour vous et pour les armées britanniques sous votre commandement.

RUSSIE

Le Président de la République a reçu de l'empereur de Russie le télégramme ci-dessous :

Au seuil de la nouvelle année, il me tient particulièrement à cœur de vous adresser, monsieur le Président, mes sincères félicitations et mes meilleurs souhaits pour votre personne et pour le bonheur et la prospérité de la France, fidèle amie et vaillante alliée de mon pays. A la même occasion, je vous prie de transmettre à la glorieuse armée française les vœux les plus cordiaux que je ne cesse de faire pour elle, plein d'une confiance inaltérable dans le triomphe de notre cause commune. J'espère que nos efforts combinés ne tarderont pas à être couronnés du succès décisif.

NICOLAS.

La réponse suivante a été adressée à l'empereur de Russie :

L'armée française sera très reconnaissante à Votre Majesté de ses félicitations et de ses souhaits. Elle est fière de coopérer avec la vaillante armée russe à la défense des droits de l'Europe et elle est résolue à lutter jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la victoire totale, avec nos fidèles alliés. Je prie Votre Majesté de recevoir tous mes vœux pour son bonheur personnel et pour celui de la famille impériale, ainsi que pour la grandeur de la Russie.

RAYMOND POINCARÉ.

BELGIQUE

Le roi des Belges a fait parvenir au Président de la République le télégramme suivant :

Veillez recevoir, à l'occasion de la nouvelle année, mes souhaits très sincères, ainsi que les vœux que je forme de tout cœur pour le bonheur de la nation française, la gloire et les succès de ses soldats, dont le constant héroïsme m'inspire l'admiration la plus profonde.

ALBERT.

Le Président de la République a répondu dans les termes ci-après :

Je remercie Votre Majesté de ses vœux et je la prie de recevoir ceux que je forme du fond du cœur, pour Elle, pour Sa Majesté la reine et pour la famille royale.

L'année qui commence apportera, je n'en doute pas, à la vaillante et loyale Belgique, l'éclatante réparation à laquelle elle a droit et que tous les alliés considèrent comme un des objets essentiels de leur action commune.

RAYMOND POINCARÉ.

ITALIE

Le Président de la République a reçu le télégramme ci-après qui lui a été adressé par le roi d'Italie :

A l'occasion du nouvel an, veuillez agréer, monsieur le Président, mes cordiales félicitations, ainsi que les vœux très vifs et chaleureux que je forme de tout cœur pour la grandeur et la prospérité de la France.

VITTORIO EMMANUELE.

Le Président de la République a répondu dans les termes suivants :

Très sensible aux vœux de Votre Majesté, je

lui adresse mes souhaits chaleureux pour Elle-même, ainsi que pour la grandeur de l'Italie et pour la gloire de son armée.

RAYMOND POINCARÉ.

SERBIE

Le télégramme ci-après a été envoyé au Président de la République par le roi de Serbie :

Veillez agréer, monsieur le Président, à l'occasion de la nouvelle année, mes félicitations les plus sincères.

J'y joins les vœux que je forme de tout cœur pour la chère France et sa vaillante armée.

PIERRE.

La réponse suivante a été adressée par le Président :

En remerciant Votre Majesté de ses souhaits, je la prie de croire à mes vives sympathies et de recevoir l'expression des vœux ardents que je forme, en toute confiance, pour le noble peuple et pour l'héroïque armée serbes.

RAYMOND POINCARÉ.

Le Président de la République a reçu en outre des télégrammes personnels du roi de Danemark et du grand-duc Nicolas.

M. Raymond Poincaré et le Gouvernement ont reçu également des télégrammes, où les colonies, les groupements et les personnalités françaises à l'étranger ont exprimé, avec leurs souhaits habituels, leur ardent dévouement à la patrie et leur confiance absolue dans la victoire des armées nationales et alliées. Citons ceux de Bâle, Milan, San-Francisco, Rome, Madrid, Monaco, Rabat, Pékin, Le Caire, Bangkok, Port-Saïd, Arkangel, Vintimille, Mazagan, Huelga, Santa-Fé.

Au maire d'Hazebrouck.

Le Président de la République a adressé le télégramme suivant à l'abbé Lemire, député, maire d'Hazebrouck :

Je vous remercie, mon cher maire et député, des vœux que vous voulez bien m'envoyer au nom de la ville d'Hazebrouck, des militaires et des réfugiés : je vous envoie à tous mes meilleurs souhaits et je sais que nous n'avons tous qu'une même pensée : la victoire.

RAYMOND POINCARÉ.

Faits de guerre

DU 31 DÉCEMBRE AU 4 JANVIER

De la mer à la Somme.

En Belgique, notre artillerie, de concert avec l'artillerie belge, a montré une grande activité. Dans la région des Dunes, le tir de nos pièces de campagne et de nos canons de tranchée a causé aux organisations de l'ennemi de sérieux dégâts : deux incendies ont été allumés ; deux dépôts de munitions ont sauté. A l'est de Saint-Georges, une batterie ennemie repérée a été prise sous notre feu d'une manière qui a paru efficace. Dans les régions de Boesinghe et de Steenstraete, nos batteries ont bombardé avec succès les organisations ennemies de première et de seconde ligne ainsi que la voie ferrée en face de Boesinghe.

En Artois, dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, nous avons dispersé par notre feu plusieurs patrouilles ennemies au sud de Wailly.

Entre Somme et Oise.

La lutte d'artillerie s'est poursuivie à notre avantage. Dans la région de Roye, nos batteries ont exécuté un tir heureux sur le dépôt de matériel de Verpillères, qui a été sérieusement endommagé. Dans la région d'Amy, au sud de Roye, elles ont réduit au silence l'artillerie adverse. Dans la région de Dompierre, elles ont efficacement bombardé les tranchées ennemies de première ligne. Dans la région d'Hallu, au sud de Chaumes, elles ont pris sous leur feu un convoi de ravitaillement et l'ont obligé à se disperser. En lisière d'Andéchy, région de Roye, elles ont démolé une maison où étaient abritées des mitrailleuses.

En Champagne.

Entre Soissons et Reims, nous avons fait jouer avec succès deux camouflés dans la ré-

gion de Troyon. Au sud-est de Reims, vers la Pompelle, la même opération a également réussi.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier, notre artillerie lourde a bombardé efficacement des batteries ennemies au nord de Bouconville, au bois de la Malmaison.

Dans la même nuit, nous avons refoulé une attaque à coups de grenades, tentée contre nos tranchées aux environs de la route de Tahure à Somme-Py.

Ces attaques ont été renouvelées dans la nuit du 2 au 3 janvier et dans la journée du 3 ; l'ennemi a été chaque fois repoussé.

En Argonne.

Dans la journée du 2 janvier, un tir de nos batteries a dispersé une troupe en marche sur la route d'Avocourt à Malancourt.

Près du Four de Paris, dans la nuit du 2 au 3, nos canons de tranchée ont efficacement bombardé les ouvrages de l'ennemi, qui, en s'enfuyant hors de ses abris, a été pris sous les rafales de nos 75.

Entre Meuse et Moselle.

Sur les Hauts-de-Meuse, notre artillerie a canonné à plusieurs reprises les organisations ennemies au bois des Chevaliers, et déterminé l'effondrement de quelques blockhaus et abris.

En Woëvre, la lutte d'artillerie s'est poursuivie avec intermittenances, particulièrement dans le secteur de Flirey.

En Lorraine.

Une pièce ennemie, à longue portée, a lancé sur Nancy et les environs une dizaine de projectiles dans la matinée du 1^{er} janvier, et deux dans l'après-midi du 2 janvier. Deux habitants ont été tués et sept légèrement blessés ; les dégâts matériels sont peu importants. La pièce qui tirait a été chaque fois immédiatement contre-battue et prise sous notre feu.

Dans les Vosges.

Notre artillerie a déployé une grande activité dans la région de Mulbach.

Dans la région de Hartmannswillerkopf, l'ennemi, après une violente préparation d'artillerie, a dirigé le 31 décembre contre nos positions du Hirzstein une attaque qui a complètement échoué. Dans la journée du 2 janvier, à la suite d'un bombardement intense, nos troupes, sur un front de 200 mètres, se sont reportées sur la rive ouest du ravin au sud de Rehlfelsen, mais elles n'ont eu à faire face à aucune attaque d'infanterie. Dans la journée du 3 janvier, un duel d'artillerie assez vif s'est engagé aux environs de Hirzstein.

SUR MER

Le « Natal » a coulé.

Le croiseur cuirassé britannique *Natal* a coulé le 30 décembre, en rade, à la suite d'une explosion provoquée par un accident intérieur. Il y a 400 survivants.

Le *Natal*, lancé en 1905, avait une longueur de 146 m. 30 sur une largeur de 22 m. 60 et déplaçait 13.500 tonnes. Il était armé de six canons de 234 m/m, de quatre de 190 m/m et de vingt-quatre de 47 m/m.

Torpillage du paquebot « Persia ».

Le 29 décembre, le paquebot anglais *Persia*, de la compagnie Péninsulaire, qui venait de quitter Malte, a été torpillé dans la Méditerranée, sans avertissement. Il a été frappé de babord, à 1 h. 10 ; à 1 h. 15 il avait disparu complètement. Quatre embarcations ont pu être mises à l'eau. On ignore le nombre exact des victimes. Il dépasserait 290. Le consul américain à Aden, M. Mac Neely, est parmi les morts.

LA GUERRE AÉRIENNE

Le 29 décembre la station de Comines, les voies ferrées et les hangars voisins ont été bombardés par seize aéroplanes britanniques. Dix autres ont attaqué l'aérodrome d'Hervilly où ils ont causé des dégâts considérables. Les vingt-six aéroplanes sont rentrés indemnes.

Il y a eu, pendant la journée, douze combats entre aéroplanes. Un des avions britanniques a attaqué quatre avions allemands, les chassant tous les quatre, en endommageant et en abattant probablement un autre.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Bapaume. — Le 3 janvier 1871, un des rares succès de cette époque néfaste récompensa la vaillance de nos armées improvisées. L'armée du Nord, qu'un décret du 18 novembre précédait avoir placée sous le commandement du général Faidherbe, et qui comptait 30.000 hommes avec 600 pièces de canon, se trouva en présence d'une armée prussienne à peu près d'égale force, aux environs de Bapaume (Pas-de-Calais).

L'action s'engagea aussitôt et l'élan des Français délogeant l'ennemi de ses positions retranchées, malgré la nombreuse artillerie dont celui-ci disposait.

C'est en ces termes, d'une belle simplicité, que le général Faidherbe annonça le succès remporté par ses troupes au gouvernement de la Défense nationale. « Aujourd'hui, 3 janvier, bataille sous Bapaume, de huit heures du matin à six heures du soir. Nous avons chassé les Prussiens de toutes les positions et de tous les villages. Ils ont fait des pertes énormes, et nous des pertes sérieuses. »

Malheureusement, ce n'était là qu'un succès local, le sort de la France se décidait ailleurs, sous Paris assiégé.

Les dessins de Raemaekers. — L'artiste hollandais Louis Raemaekers a été fait chevalier de la Légion d'honneur, et Londres vient de le sacrer *great cartoonist* — grand dessinateur — à propos de l'exposition de ses dessins sur la guerre, ouverte aux galeries de la Fine Art Society.

La critique a d'ailleurs relevé l'influence du maître Forain sur la manière de son jeune confrère, mais elle a été unanime à louer l'émotion qui se dégage de ces dessins vengeurs. Le plus frappant de ces « cartoons » montre la mort entraînant l'Allemagne — une femme en toilette de bal — dans une danse macabre. Au-dessous cette légende : *De l'Est à l'Ouest, de l'Ouest à l'Est, je danse avec toi.*

Tout le drame de l'Allemagne est évoqué là en une seule vision. L'ivresse du début est marquée par les atours de la femme et toute sa silhouette, l'horreur de la fin fatale se lit sur sa face hagarde qu'environne l'épouvante, dans la lassitude des épaules et des pieds traînants.

Le sergent Lobbé. — Nos lecteurs trouveront dans ce numéro des extraits d'une correspondance, fort émouvante, dont l'auteur est un instituteur de la classe 14, tombé au champ d'honneur.

Il s'appelait Lucien Lobbé et il était, lorsqu'éclata la guerre, maître adjoint à l'école de Suresnes. Appelé sous les drapeaux le 8 septembre 1914, au 29^e d'infanterie d'Autun, il suivit à Bourges les cours des élèves officiers. Renvoyé à Autun en janvier 1915, il attendit d'être affecté en qualité d'aspirant à un autre régiment, mais le dépôt ayant eu à fournir au 29^e un certain nombre de chefs de section, il fut envoyé comme sergent au front. Il s'en réjouit. Comme il fit son devoir, ses lettres le disent.

Le 21 avril 1915, il était fatigué, malade, mais il refusa de se retirer, sachant qu'il y aurait une attaque le soir même. A huit heures du soir, dans une tranchée qui venait d'être prise, alors qu'il allait en sortir pour courir vers une autre tranchée, il fut frappé à la tête d'un éclat d'obus. Un sous-lieutenant d'une tranchée voisine, élève de l'école normale supérieure, écrit à la famille du sergent Lobbé : « Votre fils fut atteint au moment où, calme et résolu, il plaçait ses hommes qui allaient le suivre avec confiance ; pour mieux voir le but, il relevait fièrement et fièrement la tête, à la française. »

Quatre héroïnes. — Avant la bataille de la Marne, des soldats français cernés par les Allemands s'étaient réfugiés dans les bois dominant Vertus (Marne), près de la ferme de la Madeleine, occupée par la famille Vatel. Les Boches occupaient la ferme, mais la présence des soldats français fut néanmoins rapidement connue des demoiselles Vatel, qui décidèrent de les ravitailler, malgré le danger. Deux des jeunes filles faisaient le guet pendant que les deux autres portaient les vivres aux soldats par des sentiers détournés.

Les demoiselles Vatel furent citées, pour ce bel acte de courage et de dévouement, à l'ordre du jour de la ... division d'infanterie. Et, di-

manche, à Vertus, en présence d'une nombreuse assistance, devant le front des troupes, ces quatre vaillantes Françaises ont reçu la Croix de guerre avec étoile des mains du commandant d'un régiment d'artillerie au repos dans la petite ville.

Entourées de leurs parents, les quatre jeunes filles se placèrent au centre de la place et le régiment, trompettes en tête, défila devant les décorées, pendant qu'au loin la forte voix du canon mêlait la note grave à cette émouvante cérémonie.

« Nos soldats ! » — De par ordre de S. E. von Bissing, il est désormais défendu, sur tout le territoire de la Belgique annexée, de dire « l'heure allemande » ni « les soldats allemands » et ainsi de suite. Des avis affichés dans tous les villages frontalières et reproduits par certains journaux du pays, annoncent qu'il faut dire « l'heure » tout court et « nos soldats ».

Voyez-vous les Belges disant « nos soldats » en parlant des massacreurs et des pillards boches ?

Pauvre imbécile de Bissing !

Une exposition. — L'exposition de « l'art à la guerre » qui a été installée aux Tuileries, pavillon du Jeu de Paume, est encore ouverte pour quelques jours. C'est une exposition originale et charmante, qui est due à nos poilus. Ce sont eux qui sont les exposants. On y voit un grand choix de ces menus objets qu'ils fabriquent dans les tranchées et les cantonnements avec l'aluminium ou le cuivre des fusées, avec les branches des arbres, avec tout ce qui leur tombe sous la main : guitares ou mandolines construites avec des boîtes à conserves, bagues de tous modèles, encriers, briquets, coupe-papiers, cannes de guerre, sculptées avec amour... rien n'y manque.

Et autour des vitrines, on a rassemblé quantité de tableaux militaires, de toiles héroïques allant des Gros, des Gérard et des Lejeune du Premier-Empire — le *Bonaparte* d'Arcole y trône magnifiquement — jusqu'aux robustes Neuville et aux scintillants Bataille de nos jours.

Ces soldats d'autrefois, peints par les maîtres, regardent avec curiosité les ouvrages de tranchée de leurs descendants, les poilus de la « Grande Guerre ».

Les hommes de fer. — Vienne a érigé, il y a neuf mois, sur la place Schwarzenberg, une statue colossale en bois — un wehrmann — destinée à recevoir des clous. Nous en avons parlé à plusieurs reprises.

Mais déjà le wehrmann ne fait plus recette. On estimait à 500.000 le nombre des clous qu'il pourrait recevoir dans les diverses parties de sa personne : il n'en a encore que 150.725. Le tarif exigé du client qui veut y aller de son clou étant au minimum d'une couronne (7 f. 05 environ), la somme recueillie ne doit pas être énorme et le jeu, comme on dit, ne vaudrait pas la chandelle s'il n'y avait quelques suppléments. Autour du heaume de l'homme de fer, autour de la fontaine qui le supporte, deux cercles brillants attirent l'attention : ils sont faits de clous dorés qu'ont le droit d'enfoncer les donateurs plus généreux. En comptant cet appoint, on pense que le tout représente à peu près un million de couronnes.

La première des « Journées » françaises a produit à elle seule autant que les neuf mois de Vienne. Au service de l'Autriche, le Wehrmann n'est pas très riche.

Toute la vérité... — On sait que, parmi les questions réglementaires auxquelles, avant de faire sa déposition, doit répondre tout témoin à la barre, se trouve celle-ci : — Vous n'êtes pas au service du prévenu et il n'est pas au votre ?

Récemment, devant un conseil de guerre de Paris, le président posait cette question sacramentelle à un concierge, dont un locataire était poursuivi sous l'inculpation de propos alarmistes.

Après une légère hésitation, la concierge répondit : — Je suis sa concierge ; par suite, il est à mon service...

Le président et les membres du conseil de guerre sourirent, mais se gardèrent de protester, et la concierge fit sa déposition.

ÉPOÉES

Le brave Parquin

Né à Paris, le 20 décembre 1786, Denis-Charles Parquin s'engagea au 20^e chasseurs le 1^{er} janvier 1803 ; il y resta jusqu'en 1813. A cette époque, il passa aux chasseurs de la garde où il demeura jusqu'au licenciement.

Parquin était, dans toute l'acception du mot, un beau militaire. Sa taille élevée, sa figure franche et ouverte, son allure décidée, attirait l'attention. Il avait de l'esprit, de l'entrain et surtout de la gaieté. Très chatoilleux sur le point d'honneur et très galant, il était toujours prêt à courir au-devant des aventures.

A peine nommé brigadier, il a son premier duel avec un « ancien ». Naturellement, il est blessé. Mais de cette aventure naissent d'idylliques amours. Une séduisante blanchisseuse en fut l'héroïne : « Le ciel, comme il le dit lui-même, lui accorda ce dédommagement. »

Instruit par l'expérience, il devint rapidement très fort aux armes ; désormais, il blessera tous ses adversaires.

Heureusement Parquin ne réserva pas ses talents de sabreur pour ces soi-disant affaires d'honneur ; il les prodigua surtout sur les champs de bataille. Mais là, il en reçut presque autant qu'il en donna !

Blessé d'un coup de feu et d'un coup de lance à Eylau, il est fait prisonnier et emmené en Russie, où il ne reste d'ailleurs que quelques mois. A Amstetten, il reçoit, à bout portant, une balle qui lui traverse le bras gauche et lui laboura la poitrine.

A Ciudad-Rodrigo, un coup de feu l'atteint en plein visage et lui enlève six dents. Au commandant de Vénigny, qui s'informe de ses nouvelles, ne pouvant parler, il écrit : « Ma blessure ne sera rien. J'avais une dent contre les Anglais, ils ont voulu me l'arracher. Mais ils auraient bien pu se dispenser d'en arracher cinq autres avec. » Quelques jours après, devant Salamanque, pendant une reconnaissance du maréchal duc de Raguse, un officier ennemi vient faire caracolier son cheval devant l'escorte : « Que veut cet officier ? demande le maréchal. — Monseigneur, répond Parquin, cet officier veut sans doute échanger un coup de sabre, et si je n'étais de service auprès de Son Excellence... — Qu'à cela ne tienne, je vous accorde la permission. »

Ces paroles étaient à peine prononcées que Parquin, mettant son cheval au galop, joint l'officier ennemi, pare un formidable coup de sabre et riposte par un coup de pointe qui renverse son adversaire. Aussitôt, il passe la lame de son sabre entre les rênes de la bride du cheval et le ramène, en guise de trophée, aux applaudissements du maréchal et de l'escorte.

A Leipzig, le maréchal Oudinot est entouré par un hurra de dragons autrichiens. Parquin s'élance, le couvre de son corps et de son sabre pendant tout le temps que dure la mêlée. Le soir, le maréchal l'envoie chercher par son fils, l'embrasse et l'invite à dîner au bivouac.

A Hanau, avec l'escadron du capitaine Smith, il enfonce deux bataillons d'infanterie bavaroise et reçoit un coup de baïonnette au visage. Cette blessure ne l'empêche pas de continuer son service. Il est nommé capitaine dans la garde ; il avait vingt-six ans.

Après la bataille de Montmirail, l'Empereur demande au général Colbert de lui désigner un capitaine et cent cavaliers d'élite pour une mission difficile. Le général choisit Parquin.

En voilà, certes, plus qu'il n'en faut, pour justifier la réputation de bravoure de Parquin. Et cependant de telles actions d'éclat étaient alors si communes, l'héroïsme était

tellement passé dans les mœurs, que pour obtenir la croix, après plusieurs propositions sans effet, Parquin dut la demander lui-même. Un dimanche d'avril 1813, à une de ces revues que passait fréquemment l'Empereur dans la cour des Tuileries, il met pied à terre et, pour bien attirer l'attention, va se placer à la gauche du régiment d'infanterie de la jeune garde.

— Qui es-tu ? demanda l'Empereur, en passant devant lui.

— Un officier de votre vieille garde, sire ; je suis descendu d'un grade pour servir Votre Majesté.

— Que veux-tu ?

— La décoration.

— Qu'as-tu fait pour la mériter ?

— Enrôlé volontaire à seize ans, j'ai fait huit campagnes. J'ai gagné mes épaulettes sur le champ de bataille et reçu dix blessures que je ne changerais pas contre celles que j'ai faites à l'ennemi. J'ai pris un drapeau au Portugal ; le général en chef m'avait porté pour la décoration. Mais il y a si loin de Paris à Moscou, que la réponse est encore à venir.

— Eh bien ! je te l'apporte moi-même. Berthier, écrivez la croix pour cet officier, et que son brevet lui soit expédié demain ; je ne veux pas que ce brave me fasse plus longtemps crédit.

Capitaine AUBIER.

Autres temps...

Un étranger qui fût arrivé à Paris samedi dernier ne se serait jamais douté que la France en est à son dix-huitième mois de guerre. Les rues étaient pleines de gens affairés, portant dans les bras des paquets, des fleurs, des bonbons...

Pas de gaieté exubérante, pas de brailards, pas d'invectives ; et, dans la foule immense qui, toute la soirée, a parcouru le boulevard, la même sérénité. Le sentiment de cette foule est simple : elle confie, tranquillement et de tout son cœur.

On peut comparer avec joie ce « jour de l'an » avec celui que « fêtèrent », il y a quarante-cinq ans, le 1^{er} janvier 1871, nos parents et nos grands-parents !

D'abord ils eurent très froid, en cette fin d'« Année terrible ». Le thermomètre marquait 5 degrés au-dessous de zéro pendant la journée et descendait beaucoup plus bas pendant la nuit. Un brouillard glacial enveloppait la ville, où il neigeait de temps en temps. Et l'on avait la plus grande peine à trouver du bois, le charbon étant à peu près épuisé ; on coupait déjà les arbres des jardins publics et du bois de Boulogne, pour les débiter en rondins.

On mangeait de la viande de cheval ; encore fallait-il attendre de longues heures aux portes des boucheries pour en obtenir une maigre ration. Depuis le 16 décembre, on était au régime du pain bis, et ce vocable dissimulait mal les divers ingrédients qu'on mêlait à la farine.

Suivant un usage que les tristesses du temps n'avaient pu abolir, les Parisiens n'en échangeaient pas moins, le 1^{er} janvier, les vœux habituels. Il y eut quelques diners, où les convives apportaient leur pain, et où ceux des invités qui étaient riches offraient à la maîtresse de la maison une botte de légumes, un quartier de bœuf ou un morceau de mouton ; les millionnaires seuls pouvaient aller jusqu'au poulet, à l'oie ou à la dinde.

Le fromage faisait prime ; il était excessivement rare, et un fruitier avisé afficha la pancarte suivante, qui eut un gros succès :

Joli choix de fromages pour étreennes.

Sur les invitations à dîner, on priait d'apporter son pain, et un de nos spirituels con-

frères d'alors écrivait à un de ses amis qu'il priait à dîner :

— Réponds-moi ; si tu acceptes, on mettra un rat de plus.

Pour en revenir à la question du fromage, rappelons que M. Bertrand, alors directeur des Variétés, donna à un de ses amis une entrée à vie au théâtre en échange d'une livre de gruyère !

Tout de même, nous sommes loin de ces temps-là !

LETTRES D'UN INSTITUTEUR

LE MEILLEUR CHEF

D'une correspondance émouvante publiée par la « Revue de Paris », et qui émane d'un instituteur devenu chef de section, nous extrayons ces lignes pleines d'intérêt.

Je ne puis m'empêcher de sourire, en t'entendant me dire que je dois « rayonner ». Tu ne te rends pas bien compte de ce que doit être ici un chef. Tu voudrais sans doute que j'expose à mes hommes en termes brûlants mes idées sur le patriotisme et l'endurance. Mais ici, en ce qui concerne la guerre, personne ne dit mot. On ne dit même pas : « Suivez-moi bien tous ». C'est tacite, entendu depuis longtemps. Quand mes hommes, dans l'attente d'une attaque, sont impassibles et muets, ils sont merveilleusement au point. Tout ce que je pourrais dire alors ne ferait que troubler cet équilibre qui règne dans les âmes, équilibre établi non pas à la suite de longues spéculations intérieures, ni de beaux discours entendus, mais par l'accoutumance, par une sorte d'adaptation de l'homme au milieu, à sa nouvelle vie.

Tu parles de « remonter les courages ! » Quand ils sont au repos, ils grognent, ils disent : « Quand donc ça finira ? » Dans la tranchée, à trente mètres des Boches, je n'ai jamais rien entendu de pareil, car l'évidence, la puissante réalité est à trente mètres.

Non, ils font tous leur devoir, personne n'a rien à leur dire, et je ne dirai rien. Et puis, tu devrais savoir que le Français a l'esprit de contradiction. Quand il entend de beaux discours, il dit : « C'est des mots ! » et il oppose quelque réalisme qui, faisant contraste, lui paraît faire contradiction. Non, il ne faut pas parler aux hommes... Un beau discours coupé par une réflexion plus ou moins spirituelle d'un loustic, et voilà tes hommes qui rient, et voilà de belles pensées blasphémées dans l'esprit de braves gens qui les ont au-dedans d'eux-mêmes, mais sans le savoir, et n'en peuvent comprendre l'expression.

Si je regarde autour de moi, je ne vois qu'une catégorie de chefs qui soient « gobés » des troupiers (pardonne-moi le terme : estimé, aimé, ne rendent pas le lien qui unit les hommes aux chefs), ce sont ceux qui en font au moins autant qu'ils en demandent. C'est là la marque du Français : « Oui — sont-ils portés à dire — il nous fait rester là, et pendant ce temps-là, il se chauffe les pieds, ou il est à l'abri des balles. »

Le meilleur chef ici est celui qui dort moins que celui de ses hommes dormant le moins, qui est plus mal vêtu que celui qui a le plus froid, plus mal nourri que celui qui a le plus faim. Il doit pouvoir répondre à celui qui se plaint de sa souffrance : « Et moi ? »

Quand un homme n'ose regarder au créneau, il faut se planter carrément devant. Quand une sentinelle, placée à l'extrémité d'un boyau où gisent trois cervelles, jetées là en un quart d'heure à peine, n'ose observer le terrain, il faut regarder soi-même quel-

ques secondes. Tout cela sans un mot, sans même avoir l'air d'y prendre garde, comme une chose naturelle, afin que le poltron prenne confiance et croie cette chose naturelle. Des discours ! Je ne leur casse pas les oreilles là-haut ! C'est d'ailleurs l'unique moyen d'être écouté, quand on parle à l'instant où cela est nécessaire.

D'ailleurs, je crois pouvoir te dire que mes hommes m'aiment et auront confiance en moi le jour où je les conduirai à l'assaut.

J'ai surpris une phrase qui m'a fait plaisir dans la bouche d'un poilu : « Eh ben, mon vieux, y a pas à dire, mais le sergent Lobbé, dans la tranchée, il n'a pas « les foies », et puis il fait son boulot. » Je ne demande pas qu'ils pensent autre chose de moi.

Sergent Lucien LOBBÉ,
Tombé au champ d'honneur.

Petit théâtre de la guerre.

Le nouveau Palais

La maladie du Kaiser se complique d'une ancienne affection de la gorge. Il sera nécessaire de lui refaire le palais avec une plaque d'argent. (Les journaux.)

M. KRAUT. — Bonjour, monsieur Braut. Savez-vous la nouvelle ? On m'a dit que notre Kaiser allait se faire construire un nouveau palais.

M. BRAUT. — C'est très vrai.

M. KRAUT. — Eh bien ! nous devons nous en réjouir, comme Allemands et comme patriotes. S'il se fait construire un nouveau palais, c'est qu'il a confiance.

M. BRAUT. — Assurément.

M. KRAUT. — Et s'il engage de pareils frais en ce moment, cela prouve, hé, hé, que le Trésor n'est pas à sec !

M. BRAUT. — Sans doute.

M. KRAUT. — C'est un bon signe, cela... Tout va bien... Deutschland über alles !... Et savez-vous ce qu'on m'a dit encore ? Que la voûte de ce palais serait en argent !

M. BRAUT. — Hé oui.

M. KRAUT. — En argent... songez donc !... Comme dans les contes de fées !... Faut-il que nous soyons riches !... C'est kolossal, monsieur Braut !... Je voudrais déjà connaître les plans de ce nouveau palais impérial. Il y aura une tour, sans aucun doute.

M. BRAUT. — Une tour ?

M. KRAUT. — Oui, oui... tous nos palais ont des tours... On dit que l'homme de l'art est déjà arrivé pour commencer le travail.

M. BRAUT. — En effet.

M. KRAUT. — Un expert spécialiste pour palais... Ah ! on en donnera des fêtes dans ce château !

M. BRAUT. — Château ?... Il s'agit bien de château !... Notre Kaiser est très malade, et c'est un spécialiste de la gorge qui va lui faire un palais artificiel... là, dans la bouche... comprenez-vous ?

M. KRAUT, bouleversé. — Tarteiffe !

C. F.

SITUATION AGRICOLE

Décembre, dans son ensemble, a été généralement doux et pluvieux, dans certaines régions (le Nord-Est principalement), les pluies, très abondantes, ont amené en divers points le débordement des rivières. Des chutes de neige se sont produites dans l'Est et dans le Sud.

Ces conditions météorologiques ont retardé les travaux agricoles en cours ; cependant les semailles se sont poursuivies dans la mesure du possible. Si, dans certaines régions, quelques blés ont souffert d'une trop grande humidité, sur l'ensemble du territoire, les blés levés ont belle apparence. Il en est de même des cultures fourragères.

Au vignoble, la taille se continue aussi acti-

vement que possible, sauf dans certains endroits où elle a dû être interrompue, en raison des circonstances météorologiques. On procède encore à la cueillette des olives dans quelques départements.

A SALONIQUE

Le roi de Serbie.

Le roi Pierre de Serbie est arrivé à Salonique le matin du 1^{er} janvier. C'est le contre-torpilleur français le *Mameluk* qui l'a amené de Vallaona à Salonique, en passant par Brindisi, en Italie, où le souverain s'est arrêté cinq jours.

Deux compagnies d'infanterie grecque s'étaient massées sur les quais pour rendre les honneurs, mais le roi Pierre a demandé à être conduit au consulat serbe, situé au bord de la mer, à l'est de la ville. Une chaloupe l'y débarqua. Le roi est accompagné de deux officiers et de son médecin.

Les généraux et les amiraux de l'Entente sont venus le saluer dans l'après-midi.

Arrestation des consuls ennemis.

Trois aéroplanes ennemis ont survolé Salonique le 30 décembre et lancé plusieurs bombes, d'ailleurs sans succès. Ils furent chassés par les avions français et anglais (notre service de surveillance aérienne ne compte pas moins de 250 avions de garde).

A la suite de cet acte de guerre ennemi, le général Sarraïl donna l'ordre d'arrêter les consuls d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Turquie et de Bulgarie, qui avaient organisé à Salonique un service d'espionnage complet. A quatre heures de l'après-midi, des détachements franco-anglais prirent position autour des quatre consulats et l'on arrêta toutes les personnes qui se trouvaient à l'intérieur des bâtiments. Elles furent transférées à bord d'un vaisseau français.

Par la suite, plusieurs autres sujets des puissances ennemies furent également arrêtés. Les consuls, amenés à Marseille, seront conduits à la frontière suisse.

La Grèce a protesté contre l'arrestation des consuls. Elle a aussi protesté, auprès des puissances centrales, contre le raid des avions au-dessus de Salonique.

Le gouvernement bulgare a riposté à l'arrestation de son consul en arrêtant le vice-consul de France à Sofia, qui gardait nos archives, et en mettant les scellés à l'hôtel de notre légation. Le Gouvernement français a fait procéder à l'arrestation du chancelier bulgare chargé de la garde des archives de la légation de Bulgarie à Paris.

Le 1^{er} janvier.

Le général Sarraïl a adressé à l'armée d'Orient l'ordre du jour suivant :

« Le général Sarraïl est heureux de pouvoir mettre à l'ordre la lettre ci-après, qu'il vient de recevoir du général Moschopoulos, commandant le corps d'armée hellénique :

« Les officiers et soldats hellènes ont l'honneur de présenter au général Sarraïl, aux officiers et militaires français leurs meilleurs vœux et souhaits, à l'occasion de la nouvelle année. »

« Il profite de cette circonstance pour remercier l'armée d'Orient des efforts faits, des résultats obtenus et souhaite à tous ce qu'ils peuvent désirer pour eux-mêmes, pour leur famille et la France. »

Patience, Effort, Confiance

Sous la présidence de notre éminent collaborateur, M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, un comité s'est formé pour rechercher, dans une série de courtes études, les raisons que nous avons d'espérer dans la patience et la persévérance de nos efforts.

Des « Lettres à tous les Français » seront publiées successivement par le comité Lavisse. La première, qui est signée par M. Emile Durkheim, professeur à la Sorbonne, vient de paraître.

Les lecteurs du *Bulletin* la trouveront avec le supplément du présent numéro, entièrement consacré, comme à l'ordinaire, au tableau d'honneur.

Poèmes vengeurs.

A LA PATRIE

Oui, je t'aimais, ô ma Patrie,
Quand, maîtresse des territoires,
Tu menais de ta main chérie
Le chœur éclatant des victoires ;

Lorsque, souriante et robuste,
Et pareille aux anges eux-mêmes,
Tu mêlais sur ta tête auguste
Les lauriers et les diadèmes !

Vivant passé, que rien n'efface,
Les peuples, ô grande ouvrière,
N'osaient te regarder en face
Dans ta cuirasse de guerrière ;

Et toi, retrouvant dans ton rêve
L'âme de Pindare et d'Eschyle,
Tu portais, sans laisser ton glaive,
La lyre des dieux, comme Achille !

Calme sous l'azur de tes voiles,
En multipliant les prodiges,
Tu pouvais semer les étoiles
Sur les rênes de tes quadriges.

On louait ta blancheur de cygne
Et ton ciel, dont la transparence
Charme tes forêts et ta vigne ;
On disait : « Voyez ! c'est la France ! »

Oui, je t'aimais alors, ô reine,
Menant dans tes champs magnifiques,
Brillants d'une clarté sereine,
Tous les triomphes pacifiques ;

Mais à présent, humiliée,
Sainte buveuse d'ambrosie,
Farouche, acculée, oubliée,
Je t'adore avec frénésie.

Je baise tes mains valeureuses,
A présent que l'éponge amère
Brûle tes lèvres douloureuses,
Et que ton front saigne — ma mère !

THÉODORE DE BANVILLE.

(Novembre 1870.)

La fidélité des annexés

La chambre correctionnelle de Mulhouse a condamné toute une famille, celle de l'ouvrier Stoll, à différentes peines de prison pour avoir facilité la désertion de leur fils en lui accordant l'hospitalité à l'insu des autorités militaires. Les parents du soldat alsacien seront trois mois de prison. Leur fille a été condamnée à un an de prison. C'est elle qui conseilla à son frère de passer la frontière suisse pour ne pas servir l'Allemagne.

Seur Valentine (Berthe-Judlin), de la maison mère de Niederbronn, établie à Riedisheim, a comparu devant le tribunal militaire extraordinaire de Mulhouse sous l'inculpation de tentative de trahison.

On a reproché à l'accusée d'avoir chassé du couvent un soldat allemand grièvement blessé, tandis que les lits n'étaient occupés que par des Français non blessés, et qu'il y avait encore des places libres. Le traitement et l'alimentation des blessés allemands auraient beaucoup laissé à désirer. Lorsque les Allemands occupèrent le couvent, l'accusée voulut s'enfuir avec les Français, mais elle fut retenue et mise en état d'arrestation.

Le tribunal a déclaré l'accusée coupable dans deux cas de « tentative de trahison » et l'a condamnée à cinq ans de travaux forcés.

Les correspondances doivent être adressées : « Ministère de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

Les Armées alliées

FRONT RUSSE

Sur le front de Riga jusqu'à la région du Pripiet, on ne signale aucun fait important.

Sur le Pripiet et plus au sud jusqu'à la région de Czernovitz, des combats extrêmement violents ont été engagés et ont valu de nombreux succès aux Russes.

Dans le secteur du chemin de fer de Kovel à Sarny, nos alliés ont franchi le Styx et se sont emparés du village de Khirasi. Des contre-attaques acharnées de l'ennemi pour les rejeter sur la rive droite du Styx n'ont eu aucun résultat.

De même, les attaques contre les fortifications russes au nord de Tcharthorisk ont été repoussées avec de grosses pertes pour l'adversaire.

Sur le front de la Strypa, les Russes ont occupé deux lignes de tranchées ennemies, repoussant plusieurs contre-attaques et obligeant les Autrichiens à se retirer sur de nouvelles positions.

Au nord-est de Czernovitz, un combat particulièrement acharné s'est engagé depuis plusieurs jours. Les Russes ont occupé plusieurs positions importantes et, malgré de nombreuses contre-attaques, n'ont cessé de progresser. Ils ont infligé, dans ce secteur, de très lourdes pertes à l'ennemi qui, en deux jours, a laissé entre les mains de nos alliés plus de 1.800 prisonniers et un nombreux matériel de guerre.

L'armée du Caucase a mis en désordre un détachement kurde, surpris un poste turc et occupé le village de Gop.

FRONT MONTÉNÉGRI

Dans la direction de Rozai, les Monténégrins ont repoussé les Autrichiens et occupé Vioka.

Dans la région de Bérana, l'ennemi qui avait attaqué les positions de nos alliés à Goduevo a été repoussé avec des pertes sérieuses.

Dans la région de Plava, les Monténégrins, après avoir perdu la position de Bogicevitch, l'ont reprise le surlendemain, au cours d'un violent combat.

Sur les autres fronts, duel d'artillerie.

FRONT ITALIEN

Sur tout le front, on signale de vives actions entre les artilleries adverses.

L'ennemi a prononcé quelques attaques d'infanterie contre les positions italiennes de Rovereto, sur le col de Lana, dans la région de Plezzo et sur le monte San Michele. Ces attaques ont été facilement repoussées.

Au nord de Faizarego, les Autrichiens ont fait éclater quelques mines qui ont provoqué une avalanche et fait ébouler des rochers, sans causer de dégâts sérieux.

Sur le plateau du Carso, un détachement italien a réussi un coup de main qui lui a permis de faire quelques prisonniers et de prendre des armes et des munitions.

AUX DARDANELLES

Le 30, à la suite d'un violent bombardement exécuté par notre artillerie lourde, les batteries turques de la côte d'Asie ont sensiblement ralenti leur tir. Plusieurs pièces ennemies ont été endommagées. Un dépôt de munitions a sauté.

EN PERSE

Au sud-ouest de la ville d'Assad-Abad, les Russes ont attaqué une troupe de gendarmes persans au nombre d'environ cinq cents et les ont rejetés vers le village de Themar. Les Russes n'ont subi aucune perte.

EN MÉSOPOTAMIE

Le 29 décembre, l'ennemi demanda un armistice pour enlever ses morts et emporter ses blessés qui se trouvaient en grand nombre devant la position anglaise. L'armistice fut accordé à certaines conditions. Selon les déclarations d'un prisonnier, les pertes de l'ennemi à Ctesiphon s'élevaient à 10.500.

Le 30 décembre, la position anglaise a été fortement canonnée. Quelques pertes ont été produites dans l'hôpital par des obus pénétrant à travers le toit.

EN ÉGYPTE

Les troupes britanniques parties de Matruh pour cerner le campement de Harun ont cons-

la que celui-ci avait battu précipitamment en retraite, abandonnant 200 tentes, 400 moutons, 90 chameaux et des provisions pour un mois.

Parmi le butin recueilli après l'affaire de Majid se trouvent 1.200 cartouches, 300 moutons, 81 chameaux et 5 tonnes d'orge; la canonade des Anglais avait détruit, en outre, 60 chameaux.

AU CAMEROUN

Les troupes britanniques, le 1^{er} janvier, ont occupé Jaunde, d'où les fonctionnaires allemands se sont enfuis.

Le Contrôle

Le ministre de la guerre vient d'apporter à l'organisation du corps de contrôle de l'administration de l'armée des modifications importantes. Ces modifications, le ministre de la guerre les justifie dans un rapport adressé au Président de la République, et dont voici les passages essentiels.

Depuis le début de la guerre, les fonctionnaires du corps de contrôle de l'administration de l'armée ont été, en majorité, affectés à des emplois dont les circonstances avaient fait juger la création nécessaire.

Ces affectations ont pu se justifier à l'époque où elles ont été décidées; elles ont permis aux fonctionnaires du contrôle de rendre d'incontestables services. Mais, actuellement, elles paraissent présenter le grave inconvénient de ne pas correspondre à la meilleure utilisation d'un corps de fonctionnaires qui ont été créés par la loi du 16 mars 1882 sur l'administration de l'armée pour renseigner le ministre d'une façon complète et précise sur la marche de ses services et dont le législateur a tenu à assurer l'entière indépendance en les subordonnant directement au ministre.

L'estime, en conséquence, que le moment est venu de rendre le corps du contrôle à sa mission normale.

Il va de soi, d'ailleurs, que l'organisation du contrôle devra être conçue de façon à s'adapter à l'organisation actuelle de l'administration de la guerre et que les diverses missions des contrôleurs seront réglées de manière à leur permettre de jouer, aussi bien auprès des sous-secrétaires d'Etat que du ministre lui-même, le rôle fixé par la loi du 16 mars 1882.

Ce rapport est suivi de deux décrets.

Le premier de ces décrets abroge le décret du 20 septembre 1915 fixant les attributions des fonctionnaires du contrôle en mission spéciale dans les régions de corps d'armée. Le second nomme directeur du contrôle au ministère de la guerre M. Alombert, contrôleur général, en remplacement du contrôleur général de Boysson, mis à la disposition du ministre du commerce pour une mission relative au ravitaillement de la population civile.

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Charade.

Le chat aime mon premier.
Gardez-vous de faire mon dernier.
Dans votre poche est mon entier.

Suppression de consonnes.

E. e o. a. e. a. a. u. e. e. o. a. a. . .

Métagramme.

Sur sept pieds je suis libraire; changez ma tête, je deviens: intelligente, diminuée, travailler, nonchalance.

SOLUTIONS DU N° 163

Charade.

Mil. — Neuf. — Sens. — Aise. — 1916.

Anagramme.

Sceptre = Spectre.

Aux Dardanelles.

Frères d'armes

Un journaliste neutre nous décrit les manifestations de « l'entente cordiale » parmi les troupes alliées, aux Dardanelles.

Ayant des caractères très différents, qui se complétaient l'un l'autre, soldats anglais et français étaient faits pour s'entendre.

Il y avait bien, au début, des ordres défendant aux hommes de sortir des limites respectives de leurs camps; mais tellement fort était le courant de sympathie qui les entraînait les uns vers les autres que les chefs comprirent et, indulgents, fermèrent les yeux.

Il y avait bien aussi la question des langues, qui semblait élever entre eux une autre barrière, plus difficile celle-là. Que de fois n'ai-je pas entendu un de nos soldats, après avoir vainement essayé de converser, s'écrier navré: « Quel malheur! On aurait tant de choses à se dire, et on ne peut même pas se comprendre. »

Mais on ne devait pas en rester longtemps à des regrets stériles: les Anglais, pratiques, se firent envoyer, dans leurs paquets de cigarettes, de petits *French-english Dictionaries*, où tout se trouvait, même la prononciation. Les Français, ingénieux, se mirent tout simplement... à apprendre l'anglais! Je ne jurerai pas, certes, que tout poilu des Dardanelles connaisse parfaitement les finesses de la langue de Shakespeare; j'affirme, en tout cas, qu'il n'en est pas un qui ne sache le sens de « jam, marmalade, cheese, bread, wine, egg », et toute une série de mots du même genre.

Car la conversation commence, en général, par la voie des échanges: bien souvent, on voit, traversant notre camp, un Anglais, avec une grosse moustache, il donne de la confiture, du fromage, du jambon et reçoit du chocolat, du pain, du vin. Bien entendu, la monnaie ne s'emploie jamais et n'a aucune valeur: à qui pourrait-on acheter?

Nos amis anglais, parfois, dépassent même le camp français; et ce n'est pas chose peu banale que d'apercevoir un jeune Anglais rose au milieu des Sénégalais au repos; il s'avance vers un groupe: un moment d'étonnement; trois langues se croisent; des cris, des gestes; enfin l'Anglais se fait comprendre: il veut du riz. Aussitôt un Sénégalais court dans son abri, en rapporte un gros sac. L'Anglais offre de la monnaie. Le noir fait signe que non. Alors l'Anglais sort deux boîtes de confitures qu'il donne au groupe. Marché conclu. Les braves Sénégalais se pourléchent les lèvres et rient d'un long rire d'enfant: y a bon! L'Anglais, lui, sourit et s'éloigne: il est content aussi.

Et puis, les échanges finis, lorsque par la conversation Anglais et Français ont pu se connaître et s'estimer, ils terminent par un dernier échange: le soldat anglais détache un bouton de son uniforme, bouton de cuivre où deux lions se dressent autour d'une devise de France; le Français en enlève un aussi, orné de deux ancras marines, s'il est de la coloniale, d'une cuirasse, d'un casque ou d'une grenade, s'il est du génie, l'un se donne contre l'autre.

Humble cadeau de soldats! Echange modeste entre frères d'armes — témoignage de sympathie commune et d'alliance cordiale, qu'ils conservent comme des reliques au fond de leur sac, qu'ils accrochent comme des trophées à leur ceinturon, et qui leur paraissent plus précieux cent fois et plus désirables que tous les échanges, ingénieux pourtant et combien utiles, de toutes les boules de pain contre toutes les boîtes de « jam. »

BLOC-NOTES

— M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé au ministère de la guerre, est arrivé à Toulon. Il a consacré sa journée à la visite des hôpitaux du port et du train sanitaire.

— L'empereur de Russie, Nicolas II, amiral honoraire de la flotte britannique, est nommé feld-maréchal de l'armée britannique.

— Le roi d'Italie a reçu le 1^{er} janvier, au commandement suprême, les délégations du Sénat et de la Chambre; en lui présentant leurs souhaits de nouvel an, elles l'ont assuré que l'Italie, « animée d'une nouvelle vigueur, se sent plus que jamais indissolublement liée à la dynastie de Savoie. »

— Sir John Simon, ministre anglais de l'intérieur, a donné sa démission à la suite de divergences d'opinion avec le cabinet au sujet de la conscription.

— Le cabinet monténégrin, présidé par le général J. Voukitch est démissionnaire. M. Lazare Miouchevitch, ancien ministre du Monténégro en Serbie, a été chargé de former un nouveau ministère.

— M. Barthou, ancien président du conseil, et M. Pichon, ancien ministre des affaires étrangères, se rendront à Milan dans quelques jours pour inaugurer l'hôpital fondé dans cette ville par la colonie française.

— Le mark est tombé dans la dernière séance de la bourse de New-York à 75 5/8 contre 76 1/4 à la précédente clôture. La dépréciation dépasse 22 1/2 p. 100.

— Suivant des nouvelles reçues à Zurich, le kaiser a été opéré à Berlin mercredi. L'opération, dont la nature exacte n'a pas été divulguée, a, dit-on, réussi.

— Le comité central de la Fédération des sociétés alsaciennes-lorraines s'est rendu dimanche aux Jardiés pour y renouveler son hommage à la mémoire de Léon Gambetta.

— Le *Lokal-Anzeiger* signale que des manifestations contre la guerre ont eu lieu, la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, dans l'avenue Unter den Linden et dans la Friedrichstrasse, c'est-à-dire en plein centre de Berlin.

— Les membres de la mission Ford, ayant obtenu leurs passeports pour la Haye, ont quitté Copenhague par train spécial.

— Il n'y a eu aucune cérémonie, à Berlin, à l'occasion du nouvel an. Berlin avait l'aspect d'une ville morte; tous les restaurants étaient fermés.

— Li-Ching-Si, ancien vice-roi du Yunnan, neveu de Li-Hung-Tchang, a été proclamé président du Yunnan.

— Deux aviateurs français qui se sont évadés de Suisse, le sergent Madon et le caporal Chatain, ont été amenés à Annecy, où ils ont été interrogés.

— 1.000 clergymen londoniens demandent l'autorisation de s'enrôler dans l'armée anglaise.

— La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, passant en revue l'année qui s'achève, reconnaît qu'elle a été caractérisée par une irritation croissante de l'opinion publique, en raison de la difficulté des approvisionnements.

— A Châlons-sur-Marne, le Luxembourgeois Glaude (Pierre), domestique à Damery (Marne), a été condamné à la peine de mort par contumace pour intelligence avec l'ennemi.

— Une violente tempête sévit sur les côtes de Bretagne depuis plusieurs jours, empêchant les bateaux de sortir.

— La Société américaine de droit international a décidé que le français serait dorénavant la langue officielle de son administration.

— 20 steamers anglais, jaugeant 48.332 tonnes, ont été coulés en décembre 1915 par des navires de guerre allemands. Ces naufrages ont causé 67 morts.

— Samedi a eu lieu à Milan le match organisé au club international entre l'équipe de l'international football-club et l'équipe formée par les Français, les Anglais et les Belges. Ces derniers ont été vainqueurs.

— On annonce la mort de M. Robert Mitchell, publiciste, ancien député de la Rôle.

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Cinquième rapport, présenté à M. le Président du Conseil, par la commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens (1).

Meurthe-et-Moselle (suite).

Nous vous avons déjà communiqué une déposition faite devant nous, à Nancy, le 30 octobre 1914, par M. Véron, ancien instituteur à Audun-le-Roman. Elle a été non seulement confirmée d'une façon absolue, mais encore largement complétée par de nouvelles précisions. Arrivé le 4 août à Audun, l'ennemi, pendant les premiers temps de l'occupation, se conduisit avec une modération relative, bien qu'il se montrât exigeant dans ses réquisitions et parfois menaçant à l'égard du maire et des habitants. Le 21 août, son attitude se modifia brusquement, après le passage en débânde d'une troupe allemande qui venait de la direction d'Etain. Prétextant alors qu'ils avaient été l'objet d'une agression de la part des civils, les Allemands se mirent à incendier les maisons et à tuer dans les fenêtres ainsi que sur les gens. Sept femmes, M^{lle} Roux, M^{lle} Tréfel, deux dames Zappoli, M^{lle} Minelli et la bonne du sieur Scaglia, furent blessées. Le cantonnier chef Chary fut tué en sortant de l'église. M. Martin, cultivateur, arraché de chez lui, reçut trois coups de fusil et tomba mort à sa porte, devant sa femme et ses filles. Les uhlans, s'acharnant ensuite sur son cadavre, le percèrent de leurs lances et l'un d'eux lui fendit la tête avec son sabre. Un jeune officier abattit à coups de browning M. Somen, ancien maire, au moment où celui-ci fermait la porte de sa grange. La victime ne succomba qu'au bout de trente heures. MM. Michel, adjoint, et Bernard (Edouard), pour avoir tenté de lui donner des soins, furent ligotés et emmenés à Ludelange, où on les fusilla le jour suivant.

Le lendemain 22, un combat s'engagea entre les envahisseurs et une troupe française. Contraint d'abord de reculer, l'ennemi revint bientôt en force et occupa de nouveau le village. MM. Rémer, Rodicq (Justin), Rodicq (Marcel), Guyot, Jolas dit Collignon et Thiéry, ainsi que deux Italiens, furent alors massacrés dans leurs demeures ou sur la voie publique. Tandis qu'on fusillait Thiéry, qui n'était âgé que de dix-huit ans, la mère de ce jeune homme, présente à l'exécution, implorait vainement à genoux la grâce de son enfant.

Pendant les deux journées de carnage, presque toutes les maisons furent incendiées, tant à Audun-le-Roman qu'à Malavillers, commune voisine. A Audun, il en resta à peine une douzaine sur environ quatre cents. Un soldat qui disait appartenir à l'armée du kronprinz déclara à M^{lle} Lecomte qu'un ordre venu de haut prescrivait de mettre le feu partout où l'on rencontrerait des Français. Est-il besoin d'ajouter que le prétexte invoqué le 21 août pour justifier de pareils crimes étaient manifestement faux et qu'antérieurement les Allemands n'avaient jamais élevé le moindre grief contre la population? A deux reprises au contraire, leurs généraux avaient rendu hommage à la correction parfaite du maire et de ses administrés.

Ajoutons qu'une femme d'Audun, M^{me} X..., réfugiée à Beuvillers, a été surprise dans cette commune par deux Allemands et outragée en présence de sa fille âgée de dix ans. Pendant qu'un des soldats la violait, l'autre la menaçait de son revolver et maintenait fermée une porte vitrée derrière laquelle se trouvait l'enfant qui s'efforçait vainement de venir au secours de sa mère.

De même qu'Audun-le-Roman, la commune de Jarny fut envahie presque au début des hostilités. Les Bavares y arrivèrent au commencement de septembre et, dès le 10, se signalèrent par un meurtre. Alors que le sieur Collignon, pour se soumettre à une de leurs exigences, apportait ses armes à la mairie, des soldats tirèrent sur lui. Il ne fut pas atteint par les coups de feu, mais un de ses agresseurs se mit à sa poursuite et lui enfonce sa baïonnette dans la gorge.

Le 23, comme l'un des nombreux Italiens

(1) Voir les nos 159, 160 et 162.

qui travaillaient dans les usines du pays venait de tuer son chien d'un coup de fusil, les Allemands prétendirent que c'était sur eux qu'on avait tiré. Il n'en fallut pas plus pour déclencher les pires violences. L'incendie qui fut immédiatement allumé devora vingt-deux maisons ainsi que le clocher, tandis que des soldats chantaient bruyamment, en s'accompagnant avec un piano mécanique, dans une auberge à côté de l'église. Pendant que l'habitation de M^{lle} Anna François flamboyait, le percepteur, M. Daval, vit cinq Bavares devant l'immeuble, le fusil à la main et, suivant son expression, dans l'attitude du chasseur qui attend le départ d'un lièvre. Les incendiaires, du reste, agissaient souvent de cette manière, ne laissant à leurs victimes que l'alternative d'être brûlées ou fusillées. Plusieurs personnes ont trouvé la mort dans ces conditions tragiques, et c'est ainsi qu'ont péri les membres de la famille Pérignon: le père, la mère et le fils ont été abattus à coups de fusil au fur et à mesure qu'ils sortaient de leur maison en flammes. La fille, M^{lle} Leroy, a échappé à la mort, mais elle a eu le bras fracassé par une balle.

Le même jour, il y eut encore d'autres massacres. On arrêta chez lui, sans aucun motif, le sieur Fournier, cafetier, avec son neveu, et on les emmena en automobile, pour les fusiller tous deux à six cents mètres de leur maison. Un soldat bavares du 4^e régiment d'infanterie mit en joue M. Lhermitte qui rentrait chez lui et le tua. Il fit ensuite jeter la culasse de son arme, pour se débarrasser de la douille vide, et monta tranquillement dans une voiture réglementaire.

La dame Bérard, femme d'un mobilisé, avait reçu l'ordre de donner à boire à des hommes des 66^e et 68^e régiments bavares. Elle était allée déjà chercher pour eux une grande quantité de seaux d'eau, quand un officier ou un sous-officier, jugeant qu'elle en avait apporté suffisamment, lui enjoignit de rentrer chez elle. Comme des Allemands tiraient sur la maison M^{me} Bérard alla se blottir dans sa cave, avec ses trois enfants: Jean, âgé de six ans; Maurice, âgé de deux ans; Jeanne, âgée de neuf ans, et avec la famille Aufero. Mais bientôt, s'étant aperçue qu'on versait du pétrole par le soupirail et s'étant vue tout à coup environnée de flammes, elle se sauva précipitamment, en emportant sous chaque bras un de ses petits garçons, tandis que sa fille et la jeune Béatrice Aufero couraient à ses côtés, cramponnées à sa robe.

Au moment où le groupe traversait le ruisseau de Rougeval, à quelques pas de la maison, des Bavares tirèrent sur les fugitifs. Le petit Jean, atteint à la cuisse, au bas de la jambe et à la poitrine, s'écria: « Oh! maman, que j'ai mal! » et mourut aussitôt. Béatrice Aufero reçut une balle qui lui détacha presque complètement le bras droit, et sa sœur Angèle, une enfant de neuf ans, qui la suivait à peu de distance, fut blessée moins grièvement au mollet.

Lorsque M^{me} Bérard, rejointe par la dame Aufero, arriva sur la route, un spectacle épouvantable s'offrit à ses yeux: à une vingtaine de mètres d'elle, les Allemands exécutaient Aufero, qu'ils avaient fait sortir de la cave. L'un d'eux, s'adressant à la femme du supplicié, lui dit en ricanant: « Regarde fusiller ton mari. » Mon pauvre Cosme! » s'écria-t-elle. On lui répondit: « Tais ta gueule. » (Textuel)

Les deux femmes et les enfants furent ensuite emmenés dans le pré du Pont-de-l'Etang. Là, un général donna l'ordre de les massacrer; mais M^{me} Bérard se jeta à ses genoux et l'implora avec tant de larmes, en lui embrassant les mains, qu'il consentit à faire grâce. Un des officiers présents dit, en désignant le cadavre du petit Jean, dont la mère ne s'était pas séparée: « En voilà un qui ne se battra pas plus tard contre les nôtres. » Le lendemain, la malheureuse femme, qui avait passé la nuit au lit du petit Jean, fut avisée qu'elle eût à se débarrasser au plus tôt des restes de son enfant. N'ayant trouvé personne pour faire un

cercueil, elle alla chercher dans les cantines deux caisses à lapins, qu'elle cloua l'une au bout de l'autre; elle y déposa le petit corps et s'en fut au fond de son jardin creuser la fosse. Un officier bavares eut l'impudence de demander à lui acheter, comme souvenir sans doute, le médaillon qu'elle portait au cou et qui encadrait une photographie du petit assassiné.

Le 26, les Allemands continuèrent à tuer. M. Génot, maire, l'abbé Vouaux, les sieurs Fidler et Bernier, qui avaient été arrêtés la veille, furent alignés le long d'une palissade, derrière l'auberge Blanchon, et fusillés au commandement. Enfin, M. Piessis, ancien garde champêtre, arraché de chez lui, fut abattu devant sa maison, et de nombreux Italiens furent mis à mort.

Il va sans dire qu'à Jarny comme partout le pillage a accompagné le meurtre et l'incendie. Dans la sacristie de l'église paroissiale, les soldats ont enlevé les ornements et les objets du culte. On a retrouvé dans les rues et dans les champs les bannières, les nappes d'autel et jusqu'au drap mortuaire.

La ville de Blamont, arrondissement de Lunéville, est depuis de longs mois sous la domination ennemie. Nous ignorons ce qui s'y est passé postérieurement au 15 août 1914; mais, sur les événements qui ont marqué le début de l'occupation dans cet important chef-lieu de canton, nous avons pu recueillir des renseignements auxquels la personnalité de leurs auteurs donne une autorité particulière. Ils émanent, en effet, de M. Bentz, maire, conseiller général, et de M. Colin, professeur au lycée Louis-le-Grand.

Les Allemands sont venus en patrouille à Blamont dès le début de la guerre et y sont arrivés en force vers le 8 août. Ce jour même, une jeune fille, M^{lle} Cuny, a été tuée par un de leurs hommes. Elle était occupée à moissonner dans les champs, avec son père; ayant entendu une fusillade, elle courut se cacher dans un fossé. Comme un soldat s'avancait, elle se releva en criant: « Ne tirez pas. » Aussitôt l'Allemand lui fracassa la poitrine d'un coup de fusil à bout portant.

Dans la soirée du 12, M. Barthélemy, ancien maire, âgé de quatre-vingt-deux ou de quatre-vingt-trois ans, a été tué par une salve tirée de la rue au moment où il s'approchait de sa fenêtre.

Le 13, vers huit ou neuf heures du soir, un détachement de douze hommes vint chercher M. Bentz à son domicile et l'emmena, menottes aux mains. En arrivant près de la place Carnot, devant la maison de la dame Brée, les soldats lui montrèrent une ouverture de grenier de laquelle, assuraient-ils, on avait tiré sur eux; puis on le conduisit sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où il trouva le sieur Fœhl, cafetier, placé contre un mur, devant un peloton d'exécution.

Le commandant de place, pour prolonger l'angoisse du condamné à mort, fit aux troupes une allocution qui dura dix minutes ou un quart d'heure, pendant que des soldats brutalisaient le maire, lui crachant au visage et le frappant à coups de pied et à coups de poing. Enfin, le cafetier fut exécuté. M. Bentz, quand il eut vu tomber, pensa que son tour était venu de mourir; mais le commandant le fit emmener à la mairie, en lui disant: « Vous allez monter à votre cabinet et vous y rédigerez une proclamation informant la population que, si le moindre incident se produit, vous serez fusillé avec un certain nombre d'habitants et la ville sera mise à feu et à sang. »

Le 15 août, après avoir été arrêté plusieurs fois encore et avoir eu continuellement deux sentinelles auprès de lui, le maire de Blamont est parvenu à gagner Nancy; c'est là que nous l'avons entendu, le 22 septembre dernier. Pendant les soirées qui ont précédé son départ, les Allemands, qui dévalisaient les caves, tiraient sans raison des coups de fusil dans les rues. Le lendemain de leur arrivée en masse, ils avaient brûlé, après l'avoir pillée, la chocolaterie Burras.

M. Colin était en vacances à Blamont, depuis la fin du mois de juillet, quand il fut surpris par l'invasion. Le 13 août, des balles ayant traversé ses fenêtres, il rassembla auprès de lui sa femme, ses trois filles, sa belle-mère et ses deux bonnes dans une chambre où il espérait les mettre à l'abri. A ce moment, des Bavares, conduits par un officier, pénétrèrent dans l'appartement, criant que la plus jeune des demoiselles Colin, âgée de treize ans, avait tiré sur eux par une fenêtre. On leur démontra l'absurdité de cette allégation, et ils se reti-

rérent en engageant la famille à aller se coucher.

Quelques instants après, survint une autre bande dont le chef paraissait très surexcité. Cette fois, ce fut au professeur qu'on reprocha d'avoir tiré. Sa fille aînée voulut protester et, voyant son père menacé, lui entoura le cou de ses bras; elle reçut, à la tempe et à l'œil, un coup de crosse qui la jeta tout ensanglantée sur le plancher.

Brutalement frappé à son tour, M. Colin fut traîné dehors et grossièrement injurié par l'officier qui lui cracha au visage à plusieurs reprises. Pendant ce temps, sa belle-mère, sa femme et ses trois filles étaient contraintes de se coucher sur le parquet de la salle à manger, tandis que les Allemands défendaient le buffet, brisaient la vaisselle et portaient à Mme Colin, ainsi qu'à sa mère et à l'une des domestiques, de violents coups de crosse.

Comme le père de famille, déchiré par les cris venant de sa maison, disait à l'officier qui l'insultait : « Vous n'avez donc ni mère ni sœur, pour traiter ainsi des femmes ? », le Bavarois lui répondit : « Ma mère n'a jamais fait un cochon comme toi » (Textuel).

Après ces incidents révoltants, M. Colin fut conduit à la mairie. Quand on l'en fit sortir, il vit, en passant à l'endroit où Foell avait été fusillé, du sang répandu et des débris de cervelle. Enfin, le 14, il fut emmené avec d'autres prisonniers jusqu'à la frontière et, le 15, on le remit en liberté.

Vosges.

Dans les régions du département des Vosges que l'ennemi, sous la pression de nos armées, a évacuées en septembre 1914 et où il ne nous avait pas été possible de nous transporter au début de notre mission, nous venons de procéder à des enquêtes dont voici les résultats :

Les Allemands firent leur entrée à Raon-l'Étape le 21 août. En arrivant, ils brûlèrent d'abord quatre maisons dans la rue Carnot, sous le prétexte habituel qu'on avait tiré sur eux. Le lendemain, ils placèrent des mitrailleuses sur le perron de l'hôpital et creusèrent des tranchées dans le jardin. Aux sœurs qui protestaient contre cette violation d'un lieu hospitalier, ils avouèrent qu'ils avaient précisément choisi cet endroit pour se mettre à l'abri du tir des Français.

Jusqu'au 28, ils continuèrent à incendier la ville, en se servant de torches et de grenades ainsi que d'un liquide inflammable qu'ils lançaient à l'aide de pompes à main, ils avaient d'ailleurs enjoint aux habitants de leur apporter tout leur pétrole. La halle au blé, l'école des filles, plusieurs autres propriétés communales et cent deux habitations particulières furent détruites. Des soldats auxquels le docteur Wendling demanda pourquoi ils mettaient le feu partout, répondirent : « Il ne fait pas clair dans votre ville ; c'est pour nous éclairer la nuit ».

On out, en outre, à déplorer la mort de plusieurs personnes parfaitement inoffensives. Un vieillard de soixante-quinze ans, M. Richard, fut tué d'une balle au moment où d'une lucarne de sa maison, il regardait passer des troupes ennemies. Le sieur Huick fut massacré en sortant de sa cave, dans la nuit du 24 au 25. Quatre jours après, on retrouva dans la rivière, où les meurtriers l'avaient jeté, son cadavre avec une plaie à la tête. Un sieur Poirel fut mortellement blessé dans des circonstances mal précisées. Le sieur Périssé, obligé de marcher devant les soldats, fut abattu, rue Chanzy. Enfin, dans la même rue, la veuve Grandemange reçut à la jambe une blessure à laquelle elle succomba au bout de quelques jours.

Pendant toute la durée de l'occupation, de nombreuses scènes de pillage se produisirent, auxquelles participaient des officiers et plusieurs femmes allemandes. Tous les trois jours, des automobiles chargées de butin partaient dans la direction de Cirey et revenaient à vide. Sur un fourgon rempli de tonneaux de vin volés chez M. Marcello, les pillards placèrent un drapeau de la Croix-Rouge.

Dans la première semaine, la dame X... domestique, âgée de trente-quatre ans, fut surprise par quatre soldats dans la maison de son maître. Trois de ces hommes la maîtrisèrent pendant que le quatrième abusait d'elle. La dame Y... fut victime d'un attentat de même nature. Un Allemand la viola chez un voisin, après avoir chassé le revolver au poing, les autres personnes présentes.

Quand tous ces faits se sont passés, la ville était occupée par le XV^e corps d'armée et notamment par le 50^e régiment d'infanterie. Le

général von Demling était logé dans la propriété de la famille Sadoul. Son nom est resté longtemps inscrit sur la porte.

L'hôpital de Raon-l'Étape a été occupé successivement par trois ambulances allemandes, dont le personnel a fait évacuer un grand nombre de nos blessés et a laissé les autres sans soins. Leurs médecins ont tenu dans cet établissement une conduite scandaleuse, s'enivrant chaque jour et dévalisant les cantines d'officiers français blessés ou décédés. Une dizaine de matelas, une grande quantité de couvertures et plus de cent draps ont été dérobés.

Le médecin chef de la dernière ambulance s'est fait remarquer par sa brutalité particulière et par sa grossièreté. Un jour, il a indignement insulté la religieuse qui s'occupait de la cuisine et lui a lancé plusieurs couteaux à la tête, se plaignant de n'être pas servi par elle avec tous les égards que son rang comportait. Vers la fin de son séjour, il a fait venir de son pays une personne qu'il a présentée comme sa femme légitime. Cette Allemande, fort libre d'allures, fumait et buvait avec les majors. On l'a vue piller, en compagnie d'officiers, la maison d'un notaire et faire charger sur une automobile les objets qu'elle y avait volés.

Le 25 août, quand l'ennemi entra dans l'hôpital, un sergent d'infanterie français sans arme, essaya de se sauver. A raison de sa blessure, dont le pansement était très apparent, on eût pu facilement le capturer ; mais les Allemands sans avoir fait la moindre tentative pour le prendre, tirèrent sur lui et le tuèrent. Le même jour, un infirmier, portant un brassard et un tablier, essaya un coup de feu qui perça ses vêtements, au moment où il allait ramasser dans le jardin une toile cirée tombée par la fenêtre.

La commune de Laneuveville-les-Raon a été occupée par les mêmes troupes que Raon-l'Étape et n'a guère été plus épargnée. Les Allemands y ont organisé un pillage méthodique, en se servant d'automobiles pour envoyer au-delà de la frontière le produit de leurs vols, auxquels les femmes ou les maîtresses des chefs collaboraient. Quarante-cinq maisons ont été incendiées par des soldats qui ont déclaré avoir reçu l'ordre de mettre le feu partout. Pendant dix-neuf jours, ce fut une orgie incessante. Pour pouvoir plus facilement vider les caves, les officiers, dans les habitations où ils étaient logés, obligeaient les propriétaires à se mettre au lit. Les maisons occupées par eux ont été laissées dans un état de malpropreté ignoble. Quelques-unes étaient remplies d'immondices et d'excréments.

A l'arrivée de l'ennemi, plusieurs personnes s'étaient réfugiées dans une cave de la ferme Lalevée, et un blessé appartenant au 20^e bataillon de chasseurs à pied français avait pu s'y traîner auprès d'elles. Les Allemands, étant survenus, demandèrent aux femmes de le panser, puis le firent emporter par le sieur Zabel, disant pour le remettre aux soins d'un major ; mais à peine Zabel avait-il franchi cinquante mètres, avec le soldat sur le dos, que tous deux étaient massacrés.

Le 25 août, une habitante de Raon-l'Étape, la dame X... âgée de trente ans, se trouvait chez sa tante, à Laneuveville. Un caporal et un soldat ennemis, très surexcités, menaçaient de mettre le feu à la maison ; M^{me} X... essayait, pour les calmer, de leur parler allemand. Tout à coup, le soldat la saisit, la jeta sur un lit, après avoir planté sa baïonnette dans le sommier, et la viola en présence du gradé qui ne jugea pas à propos d'intervenir.

Le 25 août, dès leur entrée à Nossoncourt, les Allemands ont brûlé avec des torches, vingt bâtiments. Le même jour et le lendemain, les 113^e et 114^e régiments d'infanterie bavarois ont également incendié le village de Sainte-Barbe. Les soldats entraînaient dans les maisons et exigeaient que les habitants leur donnassent des allumettes pour mettre le feu. Cent quatre immeubles, sur environ cent cinquante, ont été détruits. La demoiselle Haite, âgée de quatre-vingt-trois ans, qui était impotente, a été brûlée vive dans son lit ; les Bavarois avaient empêché sa nièce de se porter à son secours.

Le 26, à Domelierre, où vingt-sept maisons ont été incendiées à la main, les sieurs Grosjean, Hégé et Thomas, pour échapper à plusieurs Allemands qui leur tiraient des coups de fusil dans la rue, rentrèrent chez eux en toute hâte. Quelques instants après, Thomas était tué dans son grenier par une balle qui avait traversé la fenêtre.

Le 27 du même mois, durant un combat à Mémil-sur-Belvitte, M. Henry, âgé de soixante-six ans, fut enlevé de sa maison, et les ennemis l'obligèrent à marcher devant eux, pour arrêter la fusillade des Français, qui tiraient à une distance d'environ cinquante mètres. Des deux hommes qui l'escortaient, l'un était déjà tué et l'autre blessé, quand sa belle-fille, femme du maire de la commune, se jeta au milieu de la troupe, bouscula les soldats qui entouraient le prisonnier et, saisissant celui-ci par un bras, l'entraîna rapidement chez elle, avant que les Allemands, stupéfaits de son audace, pensassent à l'en empêcher.

Le lendemain, le feu, mis par l'ennemi avec de la paille et des allumettes, dévora cinquante-deux maisons. Vers huit heures du matin, les époux Michel sortaient de leur habitation pour échapper aux flammes. Un officier arrêta le mari, lui ordonna de lever les bras et le fit fusiller par deux soldats. Presque au même moment, la dame Bernard sauta par une fenêtre et son père, après lui avoir passé ses trois enfants, essaya de la rejoindre. A peine était-il dans le jardin que des Allemands l'abattaient de deux balles, l'une au cou, l'autre au côté droit.

Pendant ce temps, M. Conte (Victor), cultivateur, était tué dans sa cave par un coup de fusil tiré à travers la porte.

Le 27 août, à Xaillévillers, le jeune Renaud, âgé de seize ans, a été arrêté avec son père et un réfugié, par un détachement qui commandait un officier du 1^{er} régiment d'infanterie bavarois. Prévenus qu'ils seraient fusillés s'ils tentaient de s'évader, les trois hommes furent conduits dans les prés, où on les laissa jusqu'au lendemain soir sous le feu des troupes françaises. Renaud fut légèrement atteint à la jambe ; son père reçut à la poitrine un éclat d'obus qui lui fit une blessure mortelle.

Dans cette même commune, les Allemands se sont livrés à un pillage général et un de leurs soldats a violé une femme de soixante-quinze ans.

Le 29 août, à La Voivre, le curé, M. l'abbé Lahache, fut arrêté par les Allemands parce qu'ils avaient trouvé chez lui, épinglé au mur, une carte qui lui servait à organiser ses déplacements. Comme il passait, entouré de soldats, devant la maison de la dame Aze, cette femme sortit pour lui parler. Elle fut aussitôt saisie et jetée sur un banc avec tant de brutalité qu'elle fut fortement contusionnée. Au bout d'une demi-heure, on l'emmena avec le prêtre. Celui-ci s'efforça d'abord de la rassurer ; mais bientôt, s'étant rendu compte du sort dont ils étaient tous deux menacés, il lui dit : « Madame Aze, faisons notre acte de contrition ; je vois bien que nous sommes perdus » ; et il lui donna sa bénédiction.

Les prisonniers et la troupe qui les escortaient arrivèrent sur la route d'Ilharbach où était réuni un nombreux état-major. Un commandant lut alors à l'abbé Lahache une sentence rédigée en français, dans laquelle était répétée plusieurs fois cette phrase : « Au nom de la loi, vous serez fusillé ». Le curé s'approcha de sa paroissienne : « Dites à ma sœur, lui recommanda-t-il, de prier pour moi, car je pars pour l'éternité ». Puis il lui embrassa les mains et lui confia sa montre, pour qu'elle la remit à M^{me} Lahache. Il alla ensuite résolument se placer à dix pas du chemin, se banda les yeux lui-même avec son mouchoir et entonna le chant du *Libera*. Dix soldats, s'étant portés devant lui, firent feu tous ensemble, et le curé de la Voivre tomba.

Pendant que se déroulait cette scène à la fois odieuse et sublime, quatre infirmiers creusaient une fosse dans un champ voisin ; après l'exécution, ils y enterrèrent la victime.

Ramenée d'abord dans son village et gardée à vue, M^{me} Aze fut transférée, à dix heures du soir, à Saint-Michel-sur-Meurthe, où ses gardiens la fouillèrent et lui volèrent quelques pièces de vingt francs.

L'assassinat de l'abbé Lahache n'est pas le seul crime que les ennemis aient commis à La Voivre. Un vieillard de soixante-quatorze ans, inoffensif et presque impotent, M. Bastien (Joseph), a été traîné et fusillé à cent mètres de son habitation. Enfin, les Allemands ont brûlé six maisons avec des baguettes fuyantes.

(A suivre.)

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Chef d'escadron LASCOLS, 47^e d'artillerie : a fait preuve d'une bravoure remarquable, depuis le début de la campagne. Le 7 septembre, sous un feu très violent de l'artillerie allemande, il cherchait, à découvert, une position pour déplacer une de ses batteries, lorsqu'il fut blessé mortellement par un obus de gros calibre. Il donna cependant ses ordres pour le passage du commandement du groupe et ajouta : « Vous direz aux miens que je suis tombé en faisant mon devoir ». Peu de temps après, il mourait de ses blessures.

Capitaine BLONDEL DE JOIGNY, 47^e d'artillerie : a montré, dès le début de la campagne, une bravoure remarquable. Le 6 septembre, s'est maintenu plusieurs heures sous un feu violent d'artillerie ennemie, non loin de sa batterie, où il a maintenu une régularité de feu parfaite. Mortellement blessé par un éclat d'obus, a continué à diriger le tir jusqu'à ce qu'il meure à son poste de combat.

Sous-lieutenant WEISS, 47^e d'artillerie : adjoint au lieutenant-colonel depuis le début de la campagne, a fait preuve dans ses fonctions, d'un ardeur et d'une ténacité admirables, se portant en avant au mépris de tout danger pour reconnaître les positions de batterie ou les objectifs. Le 6 septembre, alors qu'il se portait en avant pour recueillir des renseignements sur la situation, a été frappé d'un éclat d'obus. Ne pouvant plus se tenir à cheval, on l'a porté à pied péniblement pour accomplir sa mission. Tomba mourant en arrivant sur la première ligne de l'infanterie.

Adjudant LOICHOT, 47^e d'artillerie : le 16 septembre 1914, à son poste de lieutenant de batterie, a été brûlé à la face et aux bras par l'explosion d'un obus de gros calibre, est resté à son poste et a été à nouveau très grièvement blessé quelques minutes après par un obus de gros calibre à la poitrine et dans les reins.

Adjudant MASSON, 47^e d'artillerie : le 18 avril étant dans un poste d'observation bombardé par des obus de 15 cm. est sorti du poste pour mieux observer dans la tranchée la direction des coups et compter les durées de trajet, afin de transmettre les indications les plus exactes possibles à son commandant de groupe. A été blessé par un grand nombre d'éclats de projectile brisant, aux bras, aux coudes et aux jambes, blessures très graves.

Capitaine AUDIBERT, 6^e bataillon de chasseurs : le 15 juin, a superbement enlevé sa compagnie à l'assaut d'une position formidablement organisée ; a été grièvement blessé.

Capitaine MESNY, 22^e bataillon de chasseurs : a fait preuve du plus beau courage et a superbement conduit sa compagnie à l'attaque, l'entraînant par son attitude personnelle au cours du combat, a été grièvement blessé pour la seconde fois, depuis le début de la campagne.

Capitaine LAPLANCHE et **lieutenant PATELLA**, 6^e bataillon de chasseurs : ont brillamment enlevé leur compagnie à l'assaut d'une position ennemie très fortement organisée, qui, grâce à leur audace, tomba en notre possession ; sont tombés glorieusement frappés à la tête de leurs hommes sur la position conquise par eux.

Lieutenant MALAVIELLE et **sous-lieutenant PAULIN**, 2^e bataillon de chasseurs : à l'attaque du 15 juin, ont fait preuve d'un courage et d'une énergie au-dessus de tout éloge ; sont tombés glorieusement à la tête de leurs sections, à quelques mètres de la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant GARIN, 22^e bataillon de chasseurs : après avoir enlevé sa section à l'attaque avec un superbe entraînement, mais obligé de céder temporairement sous un feu d'ennemi de droite et de gauche, a ramené lui-même son soi-disant blessé sous un feu extrêmement violent, donnant à tous l'exemple du dévouement et de l'abnégation.

Sous-lieutenant CHIDE, 23^e bataillon de chasseurs : modèle de bravoure et d'énergie, a enlevé son peloton à l'assaut des positions ennemies en faisant preuve du plus beau courage. Est tombé grièvement blessé dans un blockhaus dont il s'était emparé après un corps à corps acharné. A déjà été cité à l'ordre de l'armée.

Sous-lieutenant DURAND, 23^e bataillon de chasseurs : un blockhaus ennemi ayant été pris par la première ligne d'infanterie, s'y est précipité pour installer immédiatement une mitrailleuse ; li, soumis à un feu violent d'infanterie et de grenades, blessé par des éclats multiples aux jambes et à la tête, ses vêtements en lambeaux, la figure rouge de sang, a conservé quand même son commandement, et a fait preuve jusqu'à la nuit d'une initiative, d'une énergie, d'une activité et d'une endurance dignes d'un héros.

Sous-lieutenant MURARE, 23^e bataillon de chasseurs : a superbement enlevé ses chasseurs à l'attaque d'un ennemi formidablement retranché, sous un feu d'une violence inouïe d'infanterie et de mitrailleuses, les a tous maintenus sur place par son exemple et son énergie, les encourageant à creuser le sol à l'endroit même où ils étaient cramponnés ; s'est fait tuer sur place avec la plupart d'entre eux, mais aucun n'avait cédé un pouce de terrain à la fin du combat.

Sous-lieutenant HUELOT, 46^e bataillon de chasseurs : ancien officier de territoriale, affecté récemment et sur sa demande à un bataillon de chasseurs, a pris le commandement de sa compagnie sous le feu de l'ennemi ; superbe de bravoure et de sang froid, l'entraînant à l'assaut chargeant en tête, sabre haut, enlevant plusieurs lignes de tranchées ennemies, a pris des dispositions très judicieuses, lui assurant la capture de 70 prisonniers dont l'officier et l'aspirant.

Sous-lieutenants UNAL et **GAUTHIER**, 23^e bataillon de chasseurs : avec un entrain et une énergie admirables, ont enlevé leurs sections à l'assaut d'une position très fortement défendue ; quoique grièvement blessés, ont conservé le commandement de leurs sections jusqu'à la nuit et les ont maintenues sur la position conquise, malgré un feu violent de mitrailleuses.

Sous-lieutenants COLAS DES FRANCS et **GIROD**, 6^e bataillon de chasseurs : ont fait preuve de la plus belle vigueur et du plus profond mépris du danger, au cours de l'assaut du 15 juin d'une position fortement occupée par l'ennemi ; ont été tous deux mortellement blessés au cours de l'assaut.

Sous-lieutenant FAURE, 6^e bataillon de chasseurs : son capitaine étant grièvement blessé, a rallié les éléments de sa compagnie, qu'il a vigoureusement portés au point culminant d'une position, à l'assaut de laquelle elle était maintenue ; arrivé là, il s'y est maintenu avec une poignée d'hommes, sous un feu violent d'artillerie et malgré plusieurs contre-attaques toutes repoussées.

Capitaine ZEPPELLI, escadrille N. 57 : a rendu depuis le commencement de la campagne les plus grands services comme pilote et comme chef d'escadrille. A exécuté de nombreuses reconnaissances dans des conditions souvent dangereuses et s'est dépensé sans compter dans la mise au point de son unité.

Adjudant BAUWENS, escadrille N. 57 : a fait preuve depuis le commencement de la campagne des plus sérieuses qualités de pilote. A eu plusieurs fois son appareil atteint par des projectiles au cours de reconnaissances et de poursuites d'avions ennemis, sans jamais se détourner de sa mission.

Capitaine JACQUET, 3^e groupe d'escadrille de bombardement, escadrille V. B. 110 : pilote expérimenté et audacieux. Commandant une escadrille de bombardement, a su entraîner par son exemple les jeunes pilotes et a obtenu des résultats remarquables dans la lutte

contre les avions ennemis et dans les bombardements sur les champs de bataille.

Caporal GOWDIN, escadrille V. B. 103 : citoyen américain engagé pour la durée de la guerre, exécute journellement de longues expéditions de bombardement. Excellent pilote qui, plusieurs fois, a attaqué des avions ennemis. Le 26 juin 1915, rencontrant simultanément deux avions allemands les attaqua et les força successivement à descendre, l'un d'eux paraissant gravement atteint ; a eu lui-même son avion et son moteur gravement endommagés par le tir des avions allemands et plusieurs atteintes dans son casque.

Sous-lieutenant MAHIEU, escadrille V. B. 108 : apercevant un avion français aux prises avec deux avions ennemis au-delà des lignes, arrive à son secours et attaque un des avions allemands, tirant lui-même à la carabine pendant que son passager tire à la mitrailleuse ; blessé à la cuisse par une balle de l'avion allemand, ayant son radiateur crevé et dix-huit atteintes dans son fuselage, continue à le poursuivre jusqu'à ce que celui-ci rompe le combat en piquant rapidement dans ses lignes, paraissant atteint.

Chef d'escadron SÉGUINEAU DE PRÉVAL, état-major d'un corps d'armée : officier des plus distingués, qui a rendu depuis le début de la campagne des services signalés à l'état-major du corps d'armée. En dernier lieu, a fait preuve de brillantes qualités militaires en exécutant sous le feu une série de reconnaissances de nos tranchées de première ligne et des positions ennemies, pour la préparation d'une attaque qui a été couronnée de succès.

Capitaine DE MALBERCK, 72^e d'infanterie : capitaine de cavalerie, venu au front, sur sa demande, dans l'infanterie ; a pris le commandement d'une compagnie dès son arrivée au corps et, dans les différents combats auxquels il a assisté, a fait preuve d'un entrain et d'une bravoure au-dessus de tout éloge. A été tué dans les tranchées de première ligne en donnant l'exemple à ses hommes en butte à un bombardement violent et de longue durée.

Capitaine PERROT, 18^e bataillon de chasseurs : brillant officier tombé glorieusement à la tête de sa compagnie. A, par son énergie et son ascendant sur sa troupe, maintenu celle-ci sur ses positions de combat.

Lieutenant AUGUSTIN, 5^e d'artillerie : commandant d'un groupement de canons lourds très exposé ; maintient dans ce groupement, par son influence personnelle, une activité remarquable, réussit, malgré des bombardements continus, des tirs très efficaces ; autorise à suspendre un tir pendant un bombardement, a répondu : « On peut continuer, ce n'est que du 105 ».

Sous-lieutenant WELL, 81^e d'infanterie : a été tué en entraînant sa section à la contre-attaque avec la plus brillante bravoure.

Sous-lieutenant BARBAT, 12^e d'infanterie : brave officier, d'un dévouement sans bornes, toujours prêt à marcher. Est tombé à l'ennemi, blessé mortellement par éclats d'obus à la tête, alors qu'il inspectait les travaux d'un blockhaus occupé par son peloton.

Sous-lieutenant RENARD, 13^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé à la poitrine en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie. N'a pas voulu quitter son commandement avant d'avoir assuré l'occupation complète de cette tranchée (a déjà été blessé le 14 septembre).

Sous-lieutenant MOULINES, escadrille C. 11 : observateur de tout premier ordre. A exécuté depuis le 23 novembre des vols presque quotidiens au-dessus de l'ennemi et souvent malgré le feu nourri des canons ennemis. S'est spécialisé dans les réglages de tir. A fait récemment (le 12 mai) un réglage sur une batterie ennemie qui, d'après les renseignements donnés par un prisonnier, a eu de ce fait 5 pièces sur 6 hors de service.

Adjudant **BOURGUIGNON**, compagnie du génie 2/3 : a fait preuve, depuis le début de la campagne, d'une énergie et d'un courage de tous les instants. S'est toujours prodigué sans compter. Le 7 avril, au cours d'une attaque, a été tué après avoir assuré la transmission d'un ordre urgent dont le porteur venait d'être grièvement blessé.

Sergent **SEVIN**, 125^e d'infanterie : s'est offert spontanément pour une patrouille dangereuse. Blessé mortellement de trois balles, a néanmoins achevé son croquis. Ramené dans la tranchée, est mort en répétant : « Je suis content, j'ai fait mon devoir. »

Sergent **MAILLARD**, 87^e d'infanterie : a toujours fait preuve d'un grand courage et de beaucoup de sang-froid. A su garder dans des circonstances difficiles une grande autorité sur ses hommes. Les a ainsi maintenus sous un violent bombardement de gros obus. A été tué le 18 mai au moment où il venait rendre compte des observations qu'il avait faites pendant un de ces bombardements.

Sergent **FATY**, 18^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'une grande bravoure en allant reconnaître l'emplacement d'un petit poste ennemi. Grièvement blessé au cours de cette reconnaissance.

Sergent **NANQUETTE**, bataillon du génie d'une division d'infanterie : sous-officier énergique. Conserve en toutes circonstances un calme et une humeur toujours égales qui entraînent ses hommes sur lesquels il a un ascendant complet. A mené à bonne fin des travaux difficiles sous le feu de l'ennemi, notamment l'exécution de sapes en avant du front et l'installation d'une pièce d'artillerie à proximité des lignes ennemies.

Sergent **LE BRETON**, 1^{er} d'infanterie coloniale : atteint de cinq blessures dont une grave, n'a quitté la ligne que lorsque le calme a été rétabli, refusant l'aide de ses hommes pour ne pas priver la tranchée de quelques-uns de ses défenseurs.

Sergent **OTTOMANI**, 1^{er} d'infanterie coloniale : le 11 juin, blessé au moment où, par dessus le parapet, il examinait les positions ennemies, a instantanément demandé, à son chef de section d'abord, puis au médecin qui le pensait, de rester ou de retourner à son poste.

Caporal **BOULFROID**, 1^{er} d'infanterie coloniale : placé à un endroit particulièrement dangereux, a fait preuve du plus grand courage pour interdire à l'ennemi l'accès d'un entonnoir. Grièvement blessé.

Caporal **GREGORI**, 1^{er} d'infanterie coloniale : blessé grièvement d'un éclat de bombe, a continué néanmoins à diriger le bombardement de la ligne ennemie, avec grenades et pétards, dans l'élément de tranchée qu'il occupait; ne s'est fait évacuer qu'une fois le calme rétabli.

Soldat **GAUTHIER**, 1^{er} d'infanterie coloniale : a fait l'admiration de ses camarades et de ses supérieurs depuis le début de la campagne, par son courage, son entrain, sa belle humeur en toutes circonstances. Grièvement blessé le 14 juin, n'est allé se faire panser que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie.

Soldat **MARECAL**, 1^{er} d'infanterie coloniale : toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses. Grièvement blessé à la suite de l'explosion d'une mine allemande : perdant son sang en abondance, n'a quitté son poste qu'après la cessation du feu, refusant le secours des brancardiers qu'il était inutile d'exposer, disait-il, sur un point aussi dangereux.

Soldat **RENARD**, 1^{er} d'infanterie coloniale : blessé une première fois le 14 septembre 1914, revenu sur le front, s'est fait remarquer depuis par une rare intrépidité. Le 14 juin, a été grièvement blessé en portant un ordre, puis, revenu rendre compte, s'est abattu sans connaissance aux pieds de son chef.

Lieutenant **HORRY**, 104^e d'infanterie : jeune officier plein de résolution, d'énergie et de sang-froid. Blessé le 23 août est revenu sur le front. A conduit avec une grande bravoure, dans la nuit du 7 au 8 juillet, une opération qu'il avait minutieusement préparée depuis plusieurs jours et qui lui a permis de ramener un prisonnier. A été dans cette affaire atteint de deux nouvelles blessures qui ne lui ont point fait abandonner son commandement.

Sous-lieutenant **DENIS**, 44^e d'artillerie : observateur en avion depuis dix mois, déjà cité à l'ordre du corps d'armée, montre chaque jour

un sang-froid, un courage et une ardeur inépuisables en exécutant des reconnaissances et des réglages d'artillerie dans des conditions périlleuses, sous des feux précis et violents. A eu souvent son avion criblé d'éclats, en particulier le 2 juillet 1915, jour où l'appareil a dû être réformé comme irréparable.

Cavalier **GENEVOIS**, 12^e hussards : pendant un violent bombardement, se trouvait dans la galerie en pente d'un abri où s'étaient mis à couvert un sous-officier et douze hommes. Voyant une bombe ennemie dévaler sur la pente, l'arrêta avec son pied, s'exposant ainsi à la mort, afin que soient épargnés tous ses camarades. A donné ainsi un exemple de dévouement merveilleux. Par bonheur, la bombe n'éclata pas.

Caporal **RENARD**, 81^e d'infanterie : volontaire pour faire partie d'un groupe d'attaque constitué dans la nuit du 13 au 14 juin 1915. Nommé caporal, le 14 juin, a continué d'être un exemple de courage et de dévouement. Très grièvement blessé dans la nuit du 27 au 28 juin 1915, a été admirable d'énergie et de sang-froid. Ayant la gorge ouverte et ne pouvant parler, cherchait encore, par geste, à encourager et à rassurer ceux qui l'entouraient.

Chef de bataillon **PARIS DE BOLLARDIERE**, 2^e d'infanterie coloniale : coupé de l'armée, le 22 août, s'est maintenu dans la forêt pendant dix jours, en arrière des lignes allemandes, avec quelques hommes qu'il avait ralliés autour de lui. A réussi, malgré des difficultés sans nombre, à rejoindre la France et son régiment. A reçu deux blessures, le 18 novembre 1914, en conduisant bravement son bataillon à l'attaque des tranchées allemandes.

LA 6^e COMPAGNIE DU 7^e BATAILLON DE CHASSEURS, sous le commandement du capitaine **MANES** : après avoir expulsé l'ennemi de plusieurs lignes de tranchées, et avoir été entraîné par son ardeur dans la poursuite de cet ennemi, s'est subitement trouvé cerné dans une tranchée conquise, à l'effectif de 5 officiers dont 1 blessé et de 137 hommes dont 24 blessés : a immédiatement organisé la position, obligeant l'adversaire à se livrer à un véritable siège, a résisté à toutes les attaques et à tous les bombardements, le harcelant sans cesse, et, par son activité, prêtant un précieux concours à la colonne envoyée pour la dégager; après quatre jours et trois nuits de siège, de résistance et de privations, a réussi à rejoindre son bataillon avec son effectif presque au complet, ramenant en outre dix prisonniers, une mitrailleuse, des fusils et des munitions. Dignes émules de Sidi-Brahim.

LA COMPAGNIE DE CHASSEURS VOLONTAIRES (un peloton du 7^e bataillon de chasseurs et un peloton du 13^e bataillon de chasseurs), sous le commandement du capitaine **REGAUD**, du 13^e bataillon : compagnie d'élite. Ayant reçu ordre de se porter au secours d'une compagnie cernée depuis trois jours et trois nuits par l'ennemi, a rempli sa mission avec enthousiasme et la pleine réussite, grâce à la vigueur, à l'ordre et à la rapidité de son attaque; après avoir crevé les lignes ennemies, dégagé ses camarades et fait plus de 60 prisonniers, a élargi son succès et s'est organisé avec ardeur sur le terrain conquis.

LES 22^e, 23^e ET 24^e COMPAGNIES DU 43^e TERRITORIAL, sous le commandement du chef de bataillon **SAGANZAN** et des capitaines **JENNY** et **RIELLE** : ont largement contribué, par une énergie contre-attaque, à arrêter et à repousser un ennemi supérieur en nombre, faisant preuve, sous un bombardement intense, d'une bravoure et d'une solidité au feu dignes des plus beaux éloges.

LES ÉCLAIREURS DU 7^e BATAILLON DE CHASSEURS : chargés d'opérer en liaison avec la gauche d'une colonne d'attaque, et s'étant heurtés à un blockhaus ennemi très fortement organisé, l'ont enlevé au prix des plus lourds sacrifices, puis pendant quatre jours et trois nuits n'ont cessé d'assurer avec un mordant et une audace admirables la direction des patrouilles faites par un détachement de deux compagnies cernées dans un bois. A l'offre de repos qui leur était faite ont répondu qu'ils ne sauraient payer trop cher l'honneur de porter leur étoile d'éclaireurs. Ont perdu 75 p. 100 de leur effectif.

Chef de bataillon **HELLÉ**, 7^e bataillon de chasseurs : après avoir pendant une semaine minutieusement préparé une attaque, la menée, le 14 juin, avec son énergie calme et souriante. S'est heurté à des difficultés insoupçonnées qu'il a surmontées, payant de sa personne avec un superbe courage; le bras fracassé d'une balle, est resté à la tête de son bataillon jusqu'à ce qu'il ait pu transmettre son commandement.

Chef de bataillon **LARDANT**, 213^e d'infanterie : ayant reçu mission de monter une attaque avec deux compagnies d'élite pour dégager une compagnie cernée par l'ennemi, a organisé cette attaque avec un soin minutieux, l'a conduite avec adresse et la pleine réussite, après avoir fait preuve des plus belles qualités militaires.

Sous-lieutenant **MARTY**, 7^e bataillon de chasseurs : le 14 juin, a vigoureusement entraîné sa section, sous une fusillade intense, à l'attaque d'une position très fortifiée; grièvement blessé par deux balles, n'a consenti à quitter sa section qu'à la nuit tombée. Officier aussi modeste que brillant, déjà trois fois blessé depuis le début de la campagne.

Sous-lieutenant **LOQUEZ**, 7^e bataillon de chasseurs : en campagne depuis le début de la guerre, commande brillamment sa compagnie depuis cinq mois; officier d'un grand sang-froid, qui a toujours su venir à bout des situations les plus délicates et qui a montré un réel ascendant sur ses chasseurs; est tombé glorieusement, le 18 juin, en se portant avec sa compagnie à l'attaque d'une position fortifiée.

Sous-lieutenant **PAVIE**, 7^e bataillon de chasseurs : le 18 juin, se lançant seul hors de sa tranchée, a su, par son exemple et sa bravoure, entraîner toute sa compagnie à l'assaut des positions ennemies; a été blessé en traversant les fils de fer. Officier énergique et résolu qui a fait preuve en maintes circonstances d'un brillant courage et d'un extraordinaire mépris du danger.

Sous-lieutenant **CAREAU**, 7^e bataillon de chasseurs : s'est particulièrement signalé aux combats des 14 et 17 juin par la bravoure et l'énergie, qui lui sont coutumières; grâce à l'élan qu'il sut imprimer à sa troupe, a réussi à dégager un détachement cerné dans un bois, et à faire une trentaine de prisonniers; personnellement a obtenu la reddition d'un officier.

Sous-lieutenant **CHAVAND**, 7^e bataillon de chasseurs : pendant plusieurs attaques, a maintenu sa section sous une grêle de balles, en imposant à tous par son énergie, sa bravoure et son entrain. Est tombé glorieusement le 16 juin.

Médecin-major **PRAT**, 217^e d'infanterie : a assuré le service médical dans un poste de secours très exposé pendant les nuits du 19 au 20 et du 20 au 21 juin; a payé de sa personne et donné l'exemple à son personnel qui, soutenu par sa présence, a fourni un service de trente heures, secourant dans ces deux nuits un très grand nombre de blessés.

Capitaine **CUAZ**, 217^e d'infanterie : officier d'élite. Chargé de contre-attaquer l'ennemi, a déployé une activité et un courage des plus remarquables et, par son intervention soudaine, a forcé l'ennemi à la retraite.

Capitaine **CLAYETTE**, 217^e d'infanterie : a enlevé de nuit avec un br'o remarquable une position ennemie retranchée. A la tête de sa compagnie, chargé de contre-attaquer l'adversaire, s'est précipité dans la mêlée au milieu des balles, des grenades à main et des obus, entraînant ses groupes de combat, les ralliant, donnant ainsi un magnifique exemple de vigueur et d'énergie dans la lutte.

Capitaine **DE LANCESEUR**, 223^e d'infanterie : ayant reçu l'ordre de se porter à l'attaque d'un blockhaus ennemi, s'y est porté sous un feu extrêmement violent d'artillerie lourde et d'infanterie. A entraîné son unité avec une énergie et un entrain remarquables, puis l'a maintenue en dehors des tranchées pour faire face à toute contre-attaque ennemie.

Capitaine **ROBBE**, 223^e d'infanterie : officier d'un entrain et d'une ténacité remarquables au feu; après une attaque infructueuse et improvisée contre un retranchement ennemi couvert par un réseau de fil de fer, a maintenu sa compagnie pendant vingt heures à moins de 200 mètres de ce retranchement sous un feu continu d'infanterie et d'artillerie.

Capitaine **BROSSE**, 223^e d'infanterie : a dirigé l'attaque de sa compagnie avec un sang-froid et une méthode remarquables; a montré la plus grande énergie pendant l'action, donnant à tous l'exemple du calme et de la bravoure.

Sous-lieutenant **FONTANEL**, 223^e d'infanterie : officier d'une réelle valeur qui a rendu les plus grands services à son commandant de compagnie pour l'organisation d'une position, donnant sous le feu l'exemple du calme parfait, du mépris absolu du danger et de l'initiative la plus intelligente.

Brigadier **HERVÉ**, 18^e chasseurs : blessé très grièvement en se signalant par la façon particulièrement crâne dont il commandait son escouade sur la ligne de feu. Mort des suites de ses blessures.

Sergent **LESTIEVANT**, 223^e d'infanterie : chargé de faire placer un réseau de fil de fer en avant d'un blockhaus enlevé à l'ennemi, a maintenu son équipe sous un bombardement violent et ne s'est retiré qu'après avoir exécuté intégralement le travail prescrit. Déjà cité à l'ordre de la division pour sa brillante conduite depuis le début de la campagne.

Lieutenant **AMÉDOR DE MOLLANS**, groupe cycliste d'une division de cavalerie : superbe d'entrain et de courage, a entraîné son peloton à l'assaut d'une tranchée ennemie et a été tué dans le réseau de fil de fer d'une balle en pleine poitrine. Avait déjà été blessé. Cité à l'ordre de la division et fait chevalier de la Légion d'honneur dès le début de la campagne.

Capitaine **CAIEZ D'EPINAY**, 234^e d'infanterie : commandant la compagnie de tête d'une colonne d'attaque, a entraîné son unité à l'assaut avec brio; s'est emparé d'une position et s'y est maintenu malgré trois contre-attaques.

Chef de bataillon **BERTHELOT**, 223^e d'infanterie : officier supérieur très énergique, a mené au cours de la nuit du 19 au 20 juin son bataillon à l'attaque des réseaux ennemis avec beaucoup de vigueur. N'ayant pu faire une brèche à maintenu ses compagnies au contact, leur a fait creuser des tranchées, et a de ce fait assuré la conservation du terrain conquis. Déjà cité à l'ordre d'un corps d'armée.

LE 1^{er} PELOTON DE LA 20^e COMPAGNIE DU 223^e D'INFANTERIE : ayant reçu l'ordre de se porter à l'attaque d'un blockhaus, s'y est porté sous un feu extrêmement violent d'artillerie lourde et d'infanterie. N'a pas eu la moindre hésitation et s'est rassemblé à l'ordre de son chef en dehors des tranchées pour faire face à toute contre-attaque ennemie.

L'ÉQUIPE TÉLÉPHONIQUE DU 223^e D'INFANTERIE, son chef le sous-lieutenant **WETTERWALD** et son chef adjoint le sergent **MELINET** : depuis le commencement de la campagne, n'a cessé de montrer un dévouement absolu et le plus bel esprit de sacrifice, construisant et réparant les lignes sous les feux les plus violents. En particulier, au cours de l'attaque de nuit du 19-20 juin, les équipes des bataillons ont déroulé le fil derrière leurs unités pendant le combat, assurant la liaison pendant toute l'action sous la fusillade et l'ont maintenue au cours des journées suivantes malgré le feu très vif d'infanterie et d'artillerie et les pertes subies par le personnel.

Lieutenant **BAILLY-SALINS**, 223^e d'infanterie : au cours d'un combat de nuit, séparé de sa compagnie, a maintenu constamment face à l'ennemi la fraction qu'il commandait et l'a fixée pendant plus de vingt heures à moins de 300 mètres des retranchements ennemis sous un feu continu d'infanterie et d'artillerie.

Lieutenant **BARBAT** du **CLOSEL**, 223^e d'infanterie : a entraîné son peloton avec une énergie remarquable à l'assaut des tranchées allemandes, sous un feu violent d'artillerie lourde et d'infanterie. La position prise, l'a rassemblé avec le plus grand sang-froid pour parer à toute contre-attaque possible.

Sous-lieutenant **LAGOGE**, 223^e d'infanterie : au cours d'un combat de nuit dans lequel sa compagnie a perdu trois officiers, en a pris le commandement dans des circonstances particulièrement critiques. A rallié les sections en donnant l'exemple d'un courage digne d'éloges et en faisant preuve d'une autorité tout à fait remarquable.

Sous-lieutenant **FOUET**, 223^e d'infanterie : a fait preuve d'un courage et d'un entrain remarquables au cours d'un combat de nuit et pendant toute la journée suivante passée dans des retranchements improvisés, à moins de 200 mètres des tranchées ennemies, solidement organisées, sous un feu continu d'infanterie et d'artillerie. Déjà blessé le 5 septembre et cité à l'ordre de la division.

Sous-lieutenant **DURANT**, 223^e d'infanterie : officier d'un courage et d'une énergie remarquables. A dirigé avec intelligence et un mépris absolu du danger les éclaireurs de sa compagnie, a bousculé un poste d'écoute, faisant 4 prisonniers.

Sous-lieutenant **PERNOT**, 223^e d'infanterie : a fait preuve d'une autorité, d'un entrain et d'un courage remarquables, au cours d'un combat de nuit dans lequel il a été grièvement blessé.

Sergent **LEFRANC**, 223^e d'infanterie : au cours d'une attaque de nuit, a dirigé une équipe chargée de couper un réseau de fils de fer sous le feu de l'ennemi, n'a cessé de travailler qu'après avoir vu son équipe subir des pertes écrasantes et l'ordre répété de son commandant de compagnie.

Sergent **MARILLY**, 223^e d'infanterie : sous-officier intelligent et audacieux. Après une première attaque infructueuse exécutée de nuit contre un réseau de fil de fer ennemi, s'est reporté seul jusqu'à ce réseau pour rechercher deux hommes manquant à sa section et qu'il croyait seulement blessés. Blessé lui-même d'un éclat d'obus au genou le jour suivant, a refusé d'être évacué.

Soldat **BELLEVRAT-BONTEMPS**, 223^e d'infanterie : au cours d'une attaque de nuit, a été désigné sur sa demande pour faire partie d'une équipe chargée de couper un réseau de fil de fer sous le feu de l'ennemi. A été tué au cours de ce travail.

Soldats **VOUITON** et **GAUDOT**, 223^e d'infanterie : au cours d'une attaque de nuit, ont été désignés sur leur demande pour faire partie d'une équipe chargée de couper un réseau de fil de fer sous le feu de l'ennemi. Ont été blessés au cours de ce travail.

Soldat **DECORD**, 223^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué comme patrouilleur dans la journée du 28 mai. A pénétré notamment dans les réseaux ennemis sous une vive fusillade, entraînant ses camarades, pour enlever les corps de soldats tués la veille. Déjà cité à l'ordre du régiment.

Capitaine **HUMBERT**, 230^e d'infanterie : déjà blessé au début de la campagne. A été tué à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'assaut avec le plus grand mépris de la mort sous un feu extrêmement violent d'artillerie. Capitaine **DE LADEVEZE**, 230^e d'infanterie : a entraîné sa compagnie à l'assaut d'un fortin allemand encore fortement occupé, sans souci d'un tir de barrage extrêmement violent et du réseau de fil de fer encore à peu près intact. Est arrivé un des premiers dans l'ouvrage; a été blessé par un éclat d'obus.

Capitaine **BERSANI**, 230^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande énergie en résistant sur une tranchée où plusieurs contre-attaques vigoureuses ont été prononcées par l'ennemi de front et de flanc.

Lieutenant **CARILLAT**, 230^e rég. d'infanterie : officier d'une bravoure éprouvée, déjà cité à l'ordre d'un corps d'armée pour sa belle conduite en septembre 1914. Le 20 juin, après la mort de son capitaine, a pris le commandement de la compagnie qu'il a maintenue toute la journée dans les tranchées malgré un bombardement extrêmement violent. A été blessé par un éclat d'obus.

Soldat **DUBOUCHET**, 140^e d'infanterie : excellent soldat et courageux combattant. S'est particulièrement distingué les 8 et 9 juin 1915, pendant les combats qui ont enlevé à l'ennemi les dernières tranchées d'une position. A été blessé.

Soldat **DELET**, 30^e d'infanterie : engagé volontaire à dix-huit ans. A montré en toutes circonstances un courage remarquable. A eu la poitrine traversée par une balle le 9 juin et a donné un bel exemple d'énergie et de sang-froid en rassurant son chef et ses camarades, malgré la gravité de sa blessure. Avait été cité deux fois à l'ordre pour avoir, sous un feu violent, ramené dans les tranchées un de ses camarades blessé, puis le corps d'un Allemand tué.

Soldat **BEAUVILLE**, 416^e rég. d'infanterie : s'est offert pour aller poser un réseau de fils de fer dans un secteur continuellement battu

par le feu de l'ennemi. A été mortellement blessé au moment où il achevait sa besogne. A dit avant de mourir à son capitaine : « Je suis content de mourir car j'ai fait mon devoir. »

Soldat **CAUDINE**, 416^e d'infanterie : s'est offert pour aller poser un réseau de fil de fer dans un secteur continuellement battu par le feu de l'ennemi. A dégagé des fils de fer et ramené dans nos lignes son camarade mortellement blessé, puis est revenu tranquillement à son travail, faisant ainsi preuve du plus grand sang-froid.

Soldat **FONDA**, 416^e d'infanterie : s'est signalé d'une façon toute particulière dans la nuit du 20 juin par son sang-froid et sa bravoure, en se précipitant, aussitôt l'explosion d'un fourneau de mine allemand, pour occuper l'entonnoir qui venait d'être créé, entraînant ses camarades avec lui sous un feu violent de l'ennemi.

Soldat **BARD**, 416^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son sang-froid et son énergie dans la nuit du 20 juin. Chargé d'observer l'ennemi, n'a pas quitté son poste de guet, malgré l'explosion d'un fourneau de mine allemand qui avait bouleversé une partie de la tranchée.

Soldat **CARON**, 416^e d'infanterie : s'est signalé par sa bravoure et son mépris du danger dans la nuit du 20 juin, pendant laquelle il a été très grièvement blessé en portant un ordre sous un feu violent de l'ennemi.

Sapeur mineur **BELET**, 4^e génie : s'est signalé, au cours des travaux topographiques dont il était chargé, par un courage, un mépris du danger au-dessus de tout éloge, se portant, avec une audace qui a fait l'admiration de tous, dans des postes criblés de balles, grimpa sur les arbres, à proximité de l'ennemi, pour mieux observer ses positions. A rendu ainsi des services inappréciables pour la détermination exacte des travaux ennemis.

Sous-lieutenant **ROMBAUX**, 16^e bataillon de chasseurs : a réussi à construire une tranchée sous le feu violent d'un ennemi qu'il avait brillamment contre-attaqué et a repoussé pendant trois jours plusieurs retours offensifs.

Sous-lieutenant **FOUET**, 155^e d'infanterie : atteint de trois blessures, n'a pas voulu se laisser panser, obligeant les infirmiers à soigner d'abord des hommes qu'il estimait plus grièvement atteints. Est mort des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant **ROUXEL**, 154^e d'infanterie : a donné l'exemple d'une superbe bravoure en menant ses hommes, en chantant, à l'assaut des positions ennemies. A été blessé.

Médecin aide-major **LE JARIEL**, 16^e bataillon de chasseurs : a fait preuve, les 30 juin, 1^{er} et 2 juillet, d'un dévouement inlassable, prodiguant ses soins aux blessés, sans se départir de son calme, même aux moments les plus critiques et sous un violent bombardement.

Médecin aide-major **BOULARD**, 155^e d'infanterie : engagé pour la durée de la guerre, est venu au front sur sa demande. N'a cessé de montrer le plus grand dévouement et un mépris absolu du danger. A été tué à son poste de secours.

Adjudant **BERNEUIL**, sergent **OLLIVIER**, 155^e d'infanterie : mortellement frappés en entraînant leur section à l'assaut d'une tranchée ennemie, sous un feu violent de mousqueterie et de pétards.

Adjudant-chef **HUBAULT**, 16^e bataillon de chasseurs : a pris le commandement de sa compagnie dont tous les officiers avaient été tués ou blessés. A fait preuve de courage et de fermeté et a été grièvement blessé en repoussant une attaque ennemie.

Adjudant **COLLOT**, 94^e d'infanterie : au cours des combats des 1^{er}, 2 et 3 juillet, a donné les preuves brillantes de son courage et de son énergie.

Adjudant **LEMIRE**, 162^e d'infanterie : pendant trois jours, a montré le plus grand courage, en dirigeant des travaux de tranchée, sous un bombardement extrêmement violent. A chargé à la baïonnette à plusieurs reprises. Tué à la tête de sa section.

Sergent **MARC**, 162^e d'infanterie : a emmené plusieurs fois ses hommes à la charge et a été tué au cours de ces attaques.

Sergent **DERENONCOURT**, 162^e d'infanterie : a donné à ses hommes l'ordre de tenir coûte que coûte et est mort avec eux.

Sergent DE SIFOUR, 94^e d'infanterie : s'est offert deux fois pour des reconnaissances difficiles et dangereuses qu'il a su accomplir avec succès.

Sergent DAMLOUP, 155^e d'infanterie : dans une contre-attaque, a chargé à trois reprises différentes, à la tête de sa demi-section. S'est maintenu sur la position conquise avec les quatre hommes qui lui restaient.

Caporal-fourrier BABIN, 154^e d'infanterie : entouré par l'ennemi et blessé, a continué à se défendre jusqu'à ce que ses camarades viennent le délivrer.

Caporaux HALBOUT, RAT, DEJEAN ; **soldats MAGREZ, KERYHUEL, DELANNOY, MARTIN**, 8^e bataillon de chasseurs : pendant les combats du 30 juin et du 1^{er} juillet, se sont maintenus à leur poste pendant deux jours et une nuit, combattant sans relâche contre un ennemi d'une supériorité numérique écrasante et donnant au bataillon l'exemple d'une ténacité et d'un courage absolument remarquables.

Soldat DETANG, 155^e d'infanterie : ayant vu tomber son lieutenant, ainsi que les grades de sa section, et craignant un fléchissement de son groupe, n'a pas hésité à en prendre le commandement en criant : « En avant ! en avant ! » A été blessé alors qu'il criait toujours « En avant ! »

Soldats BAILLEUX, PELLEN et HAS-SOIX, 155^e d'infanterie : blessés grièvement, ont fait preuve d'un grand courage en restant deux jours au contact immédiat de l'ennemi et sont parvenus à rejoindre leur unité en rampant la nuit à travers les lignes adverses.

Sous-lieutenant LAHALLE, 6^e bataillon de chasseurs : trois fois blessé au cours de la même attaque, a conservé le commandement de sa section, l'a enlevée à l'assaut d'une tranchée ennemie ; dès son occupation, l'a fait organiser, a arrêté net une contre-attaque, a refusé de se faire évacuer, ne cessant ainsi de donner à ses hommes l'exemple de la bravoure, de l'énergie et de l'abnégation la plus complète.

Sous-lieutenant MELANDRI, 6^e bataillon de chasseurs : le 15 juin, à l'assaut d'un sommet s'est vigoureusement porté en avant avec sa section, a rapidement occupé le point culminant et a brillamment repoussé les contre-attaques ennemies.

Sous-lieutenants BOSSARD et DE LA-BORDE-NOGUEZ, 10^e dragons : jeunes officiers ayant fait preuve depuis le début de la campagne d'un zèle et d'un courage dignes des plus beaux éloges ; ont trouvé une mort glorieuse au cours d'une mission spéciale très périlleuse de leur escadron.

Sergent VACQUIER, 46^e bataillon de chasseurs : en tête de sa section, s'est élancé à l'assaut des tranchées ennemies ; entraîné par son ardeur, les a dépassées, contribuant par son sang-froid à capturer de nombreux prisonniers ; a été grièvement blessé à la fin de l'action.

Sergent BARAVIEL, 23^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé au début de la campagne, ayant rejoint son bataillon dès sa guérison, n'a cessé de faire preuve du plus grand courage et du plus beau dévouement ; est glorieusement tombé sur les réseaux de fil de fer ennemis, alors qu'il entraînait sa section avec un entrain admirable.

Caporal DELAGE, 22^e bataillon de chasseurs : comme chef de patrouille, a pénétré dans un village fortement occupé par l'ennemi, entraînant ses hommes par son exemple, puis sous un bombardement violent a assuré la liaison avec un corps voisin, faisant preuve d'une initiative et d'un courage admirables.

Clairon BOURILLON, 46^e bataillon de chasseurs : soulevant la charge à pleins poumons, en accompagnant ses camarades à l'assaut, frappé simultanément de quatre balles le mettant dans l'impossibilité de sonner, a continué à exciter ses camarades par la parole et par le geste jusqu'à ce que, les forces le trahissant, il ait perdu connaissance. Est mort au champ d'honneur.

Chasseur FORESTIER, 23^e bataillon de chasseurs : toujours volontaire pour les missions périlleuses. A fait preuve au cours d'une attaque de la plus belle bravoure, exhortant ses camarades à se maintenir sous un feu violent, restant debout devant le réseau de fil de fer non détruit et lançant sans arrêt des grenades sur la tranchée ennemie.

Chasseur CLUTIER, 6^e bataillon de chasseurs : fait preuve sans cesse d'un mépris absolu du

danger, en réparant les lignes téléphoniques avec un courage tranquille, dans les circonstances les plus périlleuses ; les 15 et 16 juin a fait preuve de bravoure et d'audace, en travaillant sous un bombardement violent au-dessus des tranchées ; puis, dès la prise d'un sommet, a relié la position conquise au poste de commandement sous une intense fusillade.

Adjudant DEVAUX, 7^e bataillon de chasseurs : a fait preuve depuis le début de la campagne, comme chef des agents de liaison de son bataillon, des plus belles qualités d'intelligence et de bravoure. Blessé à deux reprises différentes, a refusé de se laisser évacuer.

Adjudant RUAZ, 7^e bataillon de chasseurs : modèle d'énergie et de dévouement ; blessé au début d'une attaque par un éclat d'obus à la tête, a conservé le commandement de sa section, payant d'exemple devant tous ses chasseurs ; blessé une deuxième fois, n'a quitté son poste de combat que sur l'ordre qui lui en fut donné.

Sergent ZANONI, 7^e bataillon de chasseurs : toujours volontaire, depuis le début de la campagne, pour les missions difficiles, montrant en toutes circonstances un parfait mépris de la mort ; a pris le commandement de sa section sous le feu de l'ennemi, l'a crémé par la mort en avant, l'a maintenu en position sous une grêle de balles et a été mortellement blessé après avoir donné un bel exemple de bravoure et de sang-froid.

Sergent DE COLBERT, 7^e bataillon de chasseurs : sous-officier très brave et très brillant au feu, qui n'a cessé de s'exposer depuis le début de la campagne avec le plus complet mépris du danger.

Sergent BERTRAND, 7^e bataillon de chasseurs : a su, par son courage et sa perpétuelle gaieté, maintenir très haut le moral de ses hommes, malgré des lourdes pertes et des épreuves particulièrement pénibles.

Caporal BONNENFANT, 7^e bataillon de chasseurs : engagé volontaire de la classe 1916 et toujours volontaire pour les missions difficiles, a fait preuve depuis son arrivée au corps des plus belles qualités de sang-froid, de bravoure et du mépris le plus absolu du danger.

Chasseur SALVIGNOL, 7^e bataillon de chasseurs : volontaire pour aller couper des fils de fer ennemis et grièvement blessé au cours de sa mission, a répondu à son lieutenant qui l'encourageait : « Je suis blessé, mais très fier d'avoir fait mon devoir ».

Chasseur HUCK, 120^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'un beau courage et d'un superbe dévouement en se portant spontanément, de jour, en avant des réseaux de fil de fer pour secourir un camarade blessé. A été lui-même grièvement blessé.

Sous-lieutenant PIERRET, 230^e d'infanterie : a été tué en entraînant brillamment sa section à l'assaut d'une tranchée.

Sous-lieutenant CATTIN, 230^e d'infanterie : a été blessé mortellement en entraînant sa section avec la plus grande bravoure à l'assaut d'une tranchée.

Sous-lieutenant PANISSET, 230^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut d'une position ennemie fortement défendue dont il a franchi le réseau de fil de fer malgré un violent feu de barrage. S'est maintenu sur la position malgré un très fort bombardement. A fait dans la nuit une reconnaissance très hardie à deux kilomètres en avant des lignes.

Sous-lieutenant LAMY-QUIQUE, 230^e d'infanterie : officier d'une bravoure remarquable, déjà cité à l'ordre d'un corps d'armée. Le 20 juin, s'est porté avec impétuosité à l'assaut d'une tranchée ennemie dans laquelle il a maintenu sa section en position malgré un bombardement extrêmement violent.

Sous-lieutenant RECORDON, 230^e d'infanterie : a été grièvement blessé à la tête de sa section qu'il entraîna à l'assaut avec le plus grand mépris de la mort sous un feu extrêmement violent d'artillerie.

Médecin aide-major DEMAIN, 230^e d'infanterie : a montré le plus grand mépris du danger en prodiguant des soins dévoués à de nombreux blessés sous un bombardement extrêmement violent. Un obus étant tombé sur la maison où était installé son poste de secours, a par son exemple et son calme, maintenu tout son personnel à son poste en continuant à soigner les blessés. Est venu au

front sur sa demande ; depuis le début de la campagne, a fait montre à maintes reprises du plus grand mépris du danger.

Adjudant BIQUET, 230^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut d'une position ennemie fortement défendue dont il a franchi le réseau de fil de fer sous un violent feu de barrage. A poursuivi personnellement l'ennemi en fuite, tuant un Allemand d'un coup de baïonnette et plusieurs coups de fusil.

Sergent MORAND, 230^e d'infanterie : sous-officier très brillant au feu depuis le début de la campagne. S'était déjà distingué dans un combat de nuit. A été tué en entraînant ses hommes à l'assaut.

Sergent BLANCHARD, 230^e d'infanterie : très grièvement blessé à la tête de sa section qu'il entraîna à l'assaut avec la plus grande audace sur un réseau de fil de fer encore intact. Est mort des suites de ses blessures.

Capitaine BEZERT, 217^e d'infanterie : blessé mortellement en combattant avec un courage et une énergie dignes des plus grands éloges, au cours de contre-attaques violentes livrées à l'ennemi dans ses tranchées.

Capitaine VIALA, 217^e d'infanterie : a exécuté une contre-attaque avec une mâle énergie et une vigueur exceptionnelle ; ayant ses trois officiers blessés et blessé lui-même, a quand même rallié ses éléments de combat décimés et les a entraînés une deuxième fois à l'assaut. Déjà cité à l'ordre de la division.

LA 3^e SECTION DE LA COMPAGNIE DE MITRAILLEUSES DU 217^e D'INFANTERIE : a montré la plus belle énergie en franchissant un glacis battu par des rafales d'infanterie et des feux concentrés d'artillerie lourde. A perdu la moitié de son effectif : a réussi quand même à s'installer en face de l'adversaire, l'a dispersé et a contribué à sa retraite précipitée.

Adjudant-chef GUILHEM, 217^e d'infanterie : chargé de flanquer une attaque à la baïonnette, s'est porté avec une superbe énergie avec sa section de mitrailleuses au point qui lui avait été indiqué, à 200 mètres des tranchées ennemies. A tiré jusqu'à ce que sa section fût décimée sous le feu et a marché ensuite avec les troupes d'assaut.

Lieutenant BLACHOT, 217^e d'infanterie : a conduit sa section à l'attaque avec une mâle énergie et un rare courage. Malgré les rafales, a maintenu son unité près de l'ennemi jusqu'au moment où, très grièvement blessé, il a dû se replier en encourageant ses hommes à la résistance.

Lieutenant VERDIER, 217^e d'infanterie : avec une intrépidité superbe, a conduit sa section, le fusil à la main, sur la position ennemie ; excitant ses hommes, il les a entraînés dans une poursuite rapide, frappant lui-même ses ennemis avec une farouche énergie. Blessé au cours de l'action. Déjà cité à l'ordre de la division.

Sous-lieutenant TIKADOR, 217^e d'infanterie : chargé de renforcer la première ligne, a poussé sa compagnie avec une belle crénelle sur la ligne de feu ; obligé de se replier momentanément, a pris part avec énergie à une autre contre-attaque bien que blessé.

Sous-lieutenant THIBAUDIER, 217^e d'infanterie : a chargé héroïquement à la tête de sa section, l'entraînant avec un mépris absolu du danger. A organisé la tranchée prise sous un violent bombardement.

Sous-lieutenants RIMOZ DE LA ROCHETTE et BALANCA, 217^e d'infanterie : tombés glorieusement en combattant avec un courage et une énergie dignes des plus grands éloges au cours de contre-attaques violentes livrées à l'ennemi dans ses tranchées.

Adjudant-chef VIAL, 217^e d'infanterie : sous-officier d'élite, d'une conscience et d'une activité incomparables. S'est prodigué sans compter au cours des attaques des 19 et 20 juin. A grandement contribué au succès des contre-attaques en ralliant des groupes éparés et en les conduisant lui-même vers l'ennemi en disant : « Le devoir est en avant la honte est en arrière ».

Adjudant-chef LYS, adjudant **CASTANY**, sergents **JAYET-LAVIOLETTE**, **CAGNINO** et **JOLY**, 217^e d'infanterie : tombés glorieusement en combattant avec un courage et une énergie dignes des plus grands éloges au cours de contre-attaques violentes livrées à l'ennemi dans ses tranchées.

Sergent LAROCHE, 217^e d'infanterie : est entré le premier dans la tranchée ennemie et

est tombé glorieusement en criant : « En avant ! »

Soldat brancardier CHAMPAGNOL, 217^e d'infanterie : est tombé glorieusement au moment où il sortait de la tranchée pour aller se ravitailler en matériel de pansement.

Soldat BLANC, 217^e d'infanterie : son chef de section étant grièvement blessé, a rallié les groupes éparés de la section et en a pris le commandement. Est tombé glorieusement à leur tête dans la tranchée conquise aux cris répétés de : « Vive la France ! »

Soldat THIEE, 217^e d'infanterie : a secouru son capitaine blessé dans la tranchée, l'a dégagé des Allemands en luttant pied à pied avec son fusil et sa baïonnette.

LA 11^e COMPAGNIE DU 37^e TERRITORIAL D'INFANTERIE sous le commandement du capitaine **LANCELOT** : pendant la nuit du 21 au 22 juin et la journée du 22 juin 1915, sous le commandement énergique de leur capitaine, les hommes de cette compagnie ont fourni un rendement absolument exceptionnel. Dans un terrain complètement découvert, balayé par les balles et par un violent bombardement, après avoir transporté toute la nuit du matériel, ont ravitaillé en plein jour et malgré des pertes sensibles plusieurs bataillons engagés pendant la nuit et fixés dans des tranchées ; leur ont porté l'eau, les vivres, les munitions qui leur manquaient et ont, de plus, contribué au relèvement des blessés.

Soldat infirmier PETIT, 37^e territorial d'infanterie : sous un violent bombardement, n'a pas hésité à se porter au secours d'un soldat grièvement blessé. A été tué en accomplissant son devoir.

Soldat LANDRIER, 37^e territorial d'infanterie : malgré un violent bombardement, n'a pas voulu passer son tour de faction ni laisser son camarade plus longtemps en sentinelle. Très grièvement blessé, est mort des suites de ses blessures.

Capitaine SANS, 17^e chasseurs : a constitué de toutes pièces un escadron dont il a fait un organe de combat de premier ordre qui a été cité à l'ordre d'une division de cavalerie le 23 octobre 1914. Officier très brave, ayant un jugement sûr, plein d'allant, d'une bravoure et d'un sang-froid à toute épreuve. Déjà cité à l'ordre de la division et d'un corps de cavalerie, vient encore de se signaler par sa crénelle et son ascendant moral sur sa troupe au combat du 20 juin. Atteint légèrement d'une balle à la tête en conduisant son escadron à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Cavalier BOULANGEOT, 8^e dragons : le 23 juin, ayant eu le pied droit emporté par un éclat d'obus, est resté sans se plaindre jusqu'à la nuit dans la tranchée, aucun cheminement ne permettant de le soustraire en plein jour au feu de l'artillerie ennemie. A donné à tous un superbe exemple de courage et d'énergie en plaçant jusqu'au dernier moment et en disant à son officier qu'il n'avait qu'un regret : tomber avant d'avoir pu en venir aux mains avec l'ennemi. Mort le lendemain.

Cavalier MOUROT, 8^e dragons : le 23 juin, ayant eu le pied droit emporté par un obus, est resté sans se plaindre jusqu'à la nuit dans la tranchée, aucun cheminement ne permettant de le soustraire en plein jour au feu de l'artillerie ennemie. A donné à tous un superbe exemple de courage et d'énergie en plaçant jusqu'au dernier moment, et en disant à ses officiers qu'il n'avait qu'un regret : tomber avant d'avoir pu en venir aux mains avec l'ennemi.

Maréchal des logis GALLAND, artillerie d'une division de cavalerie : à la suite d'une explosion qui a tué sept hommes, en a blessé grièvement deux autres, et ayant lui-même plusieurs blessures graves, s'est immédiatement occupé des hommes placés sous ses ordres, refusant les soins immédiats, établissant la liste nominative des pertes et donnant ainsi l'exemple d'un courage digne de tous les éloges.

Adjudant CORTI, détachement de sapeurs cyclistes d'une division de cavalerie : chargé d'ouvrir une brèche dans les réseaux ennemis au cours de l'attaque du 19 juin, a assuré la réussite complète de sa mission avec intelligence et rapidité. Blessé à la cuisse le 12 novembre 1914. Cité à l'ordre de la division le 9 avril 1915.

Sergent CHERET, détachement de sapeurs cyclistes d'une division de cavalerie : chargé d'ouvrir une brèche dans les réseaux enne-

mis au cours des attaques des 19 et 21 juin, a rempli sa mission avec un courage et un sang-froid remarquables. Cité à l'ordre de la division le 9 avril 1915.

Capitaine DU PEUTY, escadrille M. S. 48 : a attaqué le 1^{er} juillet un avion ennemi très rapide et armé d'une mitrailleuse. Quoique blessé, ainsi que son passager, et les munitions de sa mitrailleuse épuisées, a continué la lutte à coups de mousqueton et ne l'a abandonnée que lorsque le moteur percé de balles a failli brusquement. A su, par son énergie et son habileté, ramener son appareil, bien qu'il fût complètement détérioré et qu'il ne portât pas moins de cent trous de balles.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Chef d'escadron MARCILHACY, 1^{er} d'artillerie : constamment engagé depuis le début de la campagne, a par son calme, sa ténacité, son endurance, maintenu dans ses batteries l'entrain et la confiance. Très grièvement blessé le 9 juillet 1915 à son poste de combat.

Chef d'escadron ANDIN, 3^e d'artillerie lourde : le 6 septembre 1914, a reçu deux blessures graves en effectuant une reconnaissance sur une crête, repérée et battue par l'artillerie ennemie, où il n'a pas hésité à se porter afin de pouvoir appuyer plus efficacement l'action de l'infanterie. Ne pourra probablement jamais reprendre de service actif.

Capitaine DE TRÉVILLE, état-major d'une brigade d'infanterie : capitaine de cavalerie retraité. A repris du service pour la durée de la guerre. Affecté sur sa demande à un régiment d'infanterie, s'est fait apprécier comme très calme au feu et d'une énergie peu commune. Classé à l'état-major d'une brigade, s'est fait remarquer par son dévouement et son mépris du danger. A été très grièvement blessé par un éclat d'obus au poste de commandement.

Lieutenant-colonel PERRIN, 29^e d'infanterie : a activement participé au mouvement en avant au début d'avril et vu son régiment félicité pour la façon dont il s'est comporté. A la fin du même mois, a su, malgré des pertes sérieuses, obtenir de son régiment des efforts qui en ont imposé à l'ennemi, auquel il a repris des tranchées précédemment perdues. Énergique, beaucoup d'allant, payant d'exemple, conduit avec vigueur son régiment au feu et sait le remettre sur pied en lui conservant un excellent moral malgré des pertes sévères ; vient d'être blessé d'un éclat d'obus à la cuisse (deuxième blessure).

Capitaine PAGES, 54^e rég. colonial : après s'être personnellement distingué dans la nuit du 1^{er} au 2 mai, en reprenant avec sa compagnie les tranchées de première ligne de son bataillon tombées aux mains des Turcs, a été, le 7 mai, grièvement blessé à la tête de sa compagnie en faisant preuve, sous le feu le plus meurtrier, d'un réel mépris du danger. (Perte de l'œil gauche et vision de l'œil droit très menacée). (Croix de guerre).

Lieutenant-colonel SOHIER, 29^e d'infanterie : chef de corps de premier ordre, est pour son régiment un exemple constant de grande énergie, de calme, de sang-froid. Cité à l'ordre de l'armée, le 14 juillet 1915, pour avoir brillamment coopéré à l'attaque d'une position très solidement organisée, vient encore de se signaler en s'emparant du reste des organisations défensives très puissantes de cette même position, malgré un très violent tir de barrage.

Capitaine MOREAU, 363^e d'infanterie : s'est distingué aux combats des 29 septembre et 31 octobre où il commandait une compagnie de première ligne. A eu ses deux officiers, l'un tué, l'autre grièvement blessé. Officier de premier ordre, d'une bravoure et d'une énergie remarquables. Était en non-activité pour infirmités temporaires au moment de la mobilisation et a demandé à partir avec le 363^e. A résisté jusqu'aux limites extrêmes de ses forces, et n'a quitté le front que terrassé par la maladie et sur l'ordre du chef de corps.

Chef de bataillon GOUJON, génie d'une division : commande le génie d'une division depuis octobre 1914 ; a déployé, dans ces

conditions, une énergie et une compétence hors de pair. S'est signalé dans la direction des travaux de mine et de sape préparatoires dans plusieurs attaques et dans l'organisation rapide des tranchées conquises. Constamment dans les tranchées à côté de ses sapeurs, malgré une maladie qui le mine depuis trois mois. N'a été évacué qu'à bout de forces.

Chef de bataillon HUGON, 31^e d'infanterie coloniale : succédant avec son bataillon dans un sous-secteur d'avant-lignes à des unités éprouvées par un bombardement très violent de plusieurs jours, a repris l'offensive avec une décision et une vigueur remarquables et a reconquis sur l'ennemi, sans des combats rapprochés, continus et acharnés, une grande étendue de positions perdues.

Chef de bataillon PAILLEY, 83^e d'infanterie : officier ayant beaucoup de sang-froid, de sens tactique et d'autorité dans son bataillon. Blessé grièvement à l'épaule et à la hanche le 13 juillet 1915 au moment où, à la tête de son bataillon, il dirigeait une contre-attaque qui a enrayé une offensive allemande.

Capitaine BERNALIN, 9^e de marche de zouaves : officier d'une bravoure et d'une énergie sans égales. Le 23 septembre 1914, portant sa compagnie à l'attaque d'une ferme organisée par l'ennemi, a été atteint d'un éclat de schrapnell qui lui a fracassé la mâchoire. Ne pouvant commander à la voix, a continué deux heures durant à donner ses ordres par écrit, montrant un mépris de la souffrance qui a fait l'admiration de tous. N'est pas encore remis de sa très grave blessure.

Au grade de chevalier.

Lieutenant HERVET, escadrille M. F. 8 : le 19 juillet 1915, pendant un réglage de tir, a attaqué un avion allemand qui voulait franchir nos lignes, a été grièvement blessé au cours du combat. Observateur de tout premier ordre qui, depuis six mois, exécute quotidiennement reconnaissances et réglages avec une intelligence et un courage remarquables. A eu son avion atteint un grand nombre de fois.

Aumônier KLEIN, groupe de brancardiers de corps : affecté à la mobilisation au groupe de brancardiers de corps en qualité d'aumônier titulaire, s'y est fait constamment remarquer par un sentiment élevé du devoir et s'est multiplié en toutes circonstances auprès des blessés. A demandé, malgré son âge, à être attaché à un hôpital de contagieux où il ne cesse, depuis plus de six mois, de se prodiguer avec un tact parfait et un dévouement de tous les instants.

Lieutenant PARFOURU, 6^e hussards : bon et brave officier, blessé très grièvement le 11 septembre 1914.

Capitaine DELGORGUE, 11^e cuirassiers : officier de cavalerie d'une réelle valeur. A fait avant la guerre plusieurs campagnes au Soudan et au Maroc, donnant des preuves nombreuses de courage et d'entrain. Observateur en avion, a rendu d'excellents services dans toutes les missions qui lui ont été confiées. Ayant demandé à faire son apprentissage de pilote sur le front, a été grièvement blessé dans un accident d'atterrissage.

Capitaine BAILLOT, 15^e chasseurs : s'est particulièrement bien acquitté des missions qui lui ont été confiées, faisant preuve d'un sang-froid et d'une bravoure qu'il sut insulter à sa troupe. Grièvement blessé le 17 septembre 1914. A été cité à l'ordre de l'armée.

Capitaine DEYBER, 100^e d'infanterie : commandant de compagnie d'une énergie et d'une autorité rares. A montré les plus belles qualités de courage et de sang-froid dans toutes les affaires auxquelles il a pris part, et en particulier dans les journées des 9, 10 et 11 novembre 1914 où, malgré des pertes sérieuses, il a tenu tête à des attaques répétées de jour et de nuit. Blessé grièvement en circulant sur la ligne de combat.

Capitaine VIDALIN, 27^e dragons : officier de valeur, d'un entrain, d'une vigueur et d'une bravoure remarquables. Déjà cité à l'ordre de l'armée d'occupation du Maroc. Étant aux tranchées, a fait preuve, le 5 juillet 1915, du plus beau sang-froid en quittant son abri, au cours d'un violent bombardement, pour donner l'exemple à ses hommes dont il a su, par sa brillante attitude, maintenir très haut le moral.

Chef de bataillon FOURMENTREAU, 2^e bis de zouaves de marche : a pris part à tous les combats du début de la campagne. Blessé, est resté dans la zone occupée par l'ennemi, a réussi à lui échapper : est rentré en France et a aussitôt demandé à servir au front. Officier supérieur commandant son bataillon avec beaucoup d'autorité et d'efficacité.

Sous-lieutenant BULTEZ, 80^e territorial d'infanterie : bon officier, énergique et courageux. A été grièvement blessé le 10 novembre 1914. A subi l'énucléation de l'œil gauche.

Capitaine HUGOT, 117^e d'infanterie : blessé d'une balle à l'épaule, le 22 août 1914, s'est fait panser, puis a repris le commandement de sa compagnie qu'il a entraînée à la charge à la baïonnette. A passé une partie de la nuit suivante sur le champ de bataille et n'a consenti à se faire évacuer que sur l'ordre du colonel. Revenu au front le 10 mai 1915, après avoir été malade, à la suite de sa blessure. Excellent officier, courageux et plein d'entrain.

Sous-lieutenant RUMEAU, 97^e d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre à l'âge de soixante-deux ans, est un remarquable exemple de dévouement et de patriotisme. Vient pendant les journées des 7, 8 et 9 juillet 1915 de faire preuve d'une belle énergie et de beaucoup de courage en maintenant sa section dans une tranchée violemment bombardée.

Amunier militaire LEFEBVRE, groupe de brancardiers 14 : depuis son arrivée à la division, octobre 1914, n'a jamais cessé de se rendre journellement dans les postes les plus avancés, vivant très près des hommes qui le connaissent bien. A contribué à maintenir chez eux un moral élevé. Est toujours à l'endroit le plus avancé où il puisse se rendre au moment de l'action.

Capitaine RIME-BRUNEAU, 2^e bataillon de chasseurs : officier légendaire au bataillon par sa bravoure et dont la conduite depuis le début de la campagne, a toujours été au-dessus de tout éloge. Blessé une première fois le 28 août 1914, a rejoint avant complète guérison. Blessé une deuxième fois le 20 juillet 1915, alors qu'il entraînait merveilleusement sa compagnie à l'assaut.

Sous-lieutenant GARIN, 2^e bataillon de chasseurs : officier réunissant en lui toutes les plus belles qualités de bravoure et de vaillance. Très grièvement blessé en entraînant sa section à l'assaut, a dit : « Si je meurs, il ne faudra pas me plaindre, car je mourrai heureux, ayant fait mon devoir. »

Capitaine DAUTEL, 25^e bataillon de chasseurs : tempérament ardent et énergique. A brillamment enlevé sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande et a été grièvement blessé, en dirigeant l'organisation de la position (combat du 6 juillet 1915).

Capitaine BROCARD, état-major d'une brigade de chasseurs à pied : officier d'élite, d'un grand courage personnel, cité à l'ordre de l'armée pour son attitude, le 8 septembre 1914, où, la poitrine traversée par une balle, il est resté toute la journée au milieu de ses chasseurs sans vouloir être relevé, et pour sa conduite les 7, 8 et 9 avril 1915, où il a fait de nouveau preuve d'énergie, bien qu'à peine guéri. Toujours prêt à marcher, a rempli, depuis son arrivée à la brigade, plusieurs missions périlleuses et a reçu deux nouvelles blessures, le 6 juillet 1915.

Sous-lieutenant FOSSARD, 27^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre de la division et à l'ordre de l'armée ; s'est distingué de nouveau le 7 juillet 1915 en maintenant, grâce à son calme et à sa bravoure, la cohésion dans sa section, malgré un bombardement des plus intenses, et en prenant les mesures pour enrayer un mouvement tournant de l'ennemi. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant SÉGELLE, 56^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre de la division, le 23 avril 1915, a toujours fait preuve de courage le plus brillant. A été très grièvement blessé, le 8 juillet 1915, en maintenant ses hommes à leur poste sous le bombardement.

Capitaine CAMUS, 13^e bataillon de chasseurs : cité pour sa brillante conduite le 15 octobre 1914, blessé de deux balles le 1^{er} novembre ; blessé de nouveau le 24 juillet 1915, au moment où en tête de l'attaque il franchit le premier des fils de fer ennemis encore intacts, entraînant ses chasseurs en faisant l'admiration de tous.

Sous-lieutenant MEYGRET, 133^e d'infanterie : officier de haute valeur morale, ayant fait preuve, depuis le début de la campagne, des plus brillantes qualités militaires. D'un optimisme et d'un enthousiasme communicatifs, depuis le début de la campagne et en toutes circonstances. Avait sur sa section le plus grand empire, était suivi partout. Le 8 juillet 1915, grièvement atteint, est resté sous le feu de l'ennemi, encourageant les unités qui progressaient. Avant subi l'amputation du bras gauche, a fait preuve d'un moral et d'un esprit reconfortant.

Adjudant NAVARRE, pilote à l'escadrille M. S. 12 : pilote remarquablement adroit et dévoué. A livré plusieurs combats aériens, dont l'un a permis de capturer deux officiers et un avion ennemis. Volontaire pour toutes les missions délicates, a exécuté avec un plein succès trois missions spéciales particulièrement périlleuses.

Sous-lieutenant GUYON, 316^e d'infanterie : à l'attaque du 6 juin 1915, a fait exécuter par sa section, sous le feu le plus violent, un boyau de raccordement entre les tranchées françaises et les tranchées conquises et a été grièvement blessé en dirigeant ce dangereux travail.

Sous-lieutenant CABROL, 29^e bataillon de chasseurs : commandant de peloton de mitrailleuses, d'une bravoure et d'un dévouement absolus. Toujours auprès de la pièce la plus exposée. Très grièvement blessé, le 7 juillet 1915, dans une tranchée de première ligne venant d'être enlevée à l'ennemi et soumis à un bombardement violent.

Sous-lieutenant DESFORGES, 51^e d'infanterie : très brillante conduite au feu. Blessé grièvement le 22 août 1914.

Capitaine JACOUTOT, 56^e d'infanterie : officier méritant, compte 25 années, a été blessé le 25 août 1914 par un éclat d'obus à la tête et par une balle au genou droit, blessure ayant déterminé des troubles graves.

Médecin-major BOSC, 355^e d'infanterie : chef du service médical du régiment depuis le début de la campagne, a constamment montré l'activité et l'initiative les plus fécondes au combat, aux tranchées, au cantonnement. S'est plus particulièrement distingué aux combats des 21, 22 et 23 septembre 1914, en organisant la recherche des blessés sur le champ de bataille et les soignant nuit et jour avec un dévouement inlassable, ainsi qu'au cours de nombreuses attaques dans tous les secteurs où le régiment a combattu depuis le 30 octobre. Atteint le 2 juillet 1915 à son poste de secours de nombreux éclats d'obus, a reçu deux blessures graves et des plaies multiples.

Capitaine LECOQ, 13^e d'infanterie : officier très distingué. Déjà cité à l'ordre de l'armée pour sa belle tenue au feu. Le 7 juillet 1915, a donné à tous un bel exemple d'énergie en conduisant ses hommes au combat, bien que blessé lui-même à la face.

Lieutenant CAMPISTRON, 34^e d'infanterie coloniale : pendant quatre jours et quatre nuits, du 4 au 8 juillet 1915, a maintenu sa compagnie sous de violents bombardements, et par son sang-froid et son énergie tenacité, a enlevé aux Allemands les tranchées qu'ils occupaient.

Lieutenant DUCHAMP, 35^e d'infanterie coloniale : en campagne depuis le début de la guerre, s'est constamment distingué dans les circonstances les plus difficiles. Le 9 juillet 1915, pendant la nuit, a été grièvement blessé par une explosion d'obus tandis qu'il dirigeait des travaux d'organisation. A exigé de n'être pansé qu'après les hommes atteints en même temps que lui et, malgré de vives souffrances, a soutenu leur moral par une bonne humeur et un stoïcisme exceptionnels.

Sous-lieutenant CHIARONI, 34^e d'infanterie coloniale : officier d'une grande bravoure déjà cité à l'ordre de la brigade et à l'ordre de la division et médaillé militaire. Le 4 juillet 1915, se trouvant avec quelques hommes en face d'un groupe d'Allemands commandé par un officier, et sommé de se rendre, a brûlé la cervelle à cet officier en s'écriant : « Un officier français ne se rend pas ! » A été grièvement blessé depuis par un éclat d'obus.

Sous-lieutenant JACQUIER, 36^e d'infanterie : coloniale : le 2 juillet 1915, blessé au cours d'un bombardement, a conservé le commandement de sa section jusqu'au lendemain soir ; n'a été évacué que sur l'ordre de son commandant de compagnie. Officier d'un sang-froid et d'un courage remarquables

dont il a déjà donné maintes preuves au cours de la campagne et qui lui ont valu une citation à l'ordre de l'armée.

Chef de bataillon ALICOT, 89^e d'infanterie : officier d'une grande bravoure et plein d'activité, blessé le 15 juillet 1915 au moment où il donnait des ordres pour l'organisation d'une ligne sur laquelle avait été enrayée une offensive allemande.

Chef de bataillon CAMEL, 76^e d'infanterie : brillante conduite au cours de toute la campagne. Blessé au combat du 30 août 1914. Pendant le combat du 13 juillet 1915, a maintenu sur la position par son énergie et son exemple le bataillon qu'il commandait, malgré un bombardement d'artillerie de tout calibre et d'obus asphyxiants qui a duré sept heures. Une partie de ses tranchées ayant été occupées par l'ennemi, a conduit personnellement six contre-attaques dont l'une lui a permis de prendre pied momentanément dans la position. A finalement enrayé l'attaque ennemie à moins de cent mètres de notre première ligne. Épuisé par ses efforts dans ce combat de quinze heures, a cependant conservé encore son commandement durant deux jours, jusqu'au moment où on a pu le relever, s'occupant sans répit de réorganiser sa ligne.

Capitaine PETITJEAN, 2^e d'infanterie coloniale : officier du plus grand mérite et du plus grand courage. Au cours du combat du 14 juillet 1915, a brillamment enlevé, en tête de sa compagnie, les objectifs qui lui avaient été prescrits ; par la suite, ayant été séparé avec quelques autres fractions du reste du régiment et de son chef de bataillon, a résisté énergiquement à de violentes contre-attaques d'un ennemi très supérieur en nombre, ne s'est replié en combattant et en ordre qu'au moment d'être complètement cerné. A fait preuve des plus belles qualités de commandement, de dévouement et de bravoure.

Lieutenant CHAUVET, 2^e d'infanterie coloniale : officier du plus grand courage. A fait preuve, au cours du combat du 14 juillet 1915, des meilleures qualités militaires : don d'entraîner sa troupe, sens tactique et esprit d'initiative sous le feu. Faisant partie d'un groupe séparé du reste du régiment et de son chef de bataillon, a énergiquement contribué à la résistance opposée à de violentes contre-attaques d'un ennemi très supérieur en nombre et ne s'est replié en combattant que sur l'ordre du capitaine qui avait pris le commandement du groupe.

Lieutenant BORDEREAU, 89^e d'infanterie : officier d'une énergie exceptionnelle et d'un sens tactique très développé. A brillamment entraîné sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes, malgré la violence d'un feu occasionnant des pertes sérieuses.

Lieutenant PEYROU, 4^e d'infanterie : modèle de l'officier brave, entraînant d'hommes, a été l'âme de la défense du réduit au cours des furieuses attaques allemandes du 13 au 16 juillet 1915 ; n'a pas perdu un pouce du terrain du secteur dont il avait la garde et a repris des tranchées perdues dans une compagnie voisine. Déjà médaillé comme adjudant pour faits de guerre.

Capitaine JOUON, 91^e d'infanterie : blessé le 8 septembre 1914, rentré au corps bien qu'incomplètement guéri et ne pouvant faire usage de la main droite. A la bataille du 13 juillet 1915, a ramené la première ligne les éléments de sa compagnie encore en état de combattre en faisant une percée à travers les Allemands et est venu défendre les ouvrages de deuxième ligne.

Capitaine BERTHERIE DE WAGRAM, 66^e bataillon de chasseurs : a chargé à la tête de sa compagnie, le 13 juillet 1915, le fusil à la main, et a brillamment entraîné tous ses chasseurs. Officier réputé pour sa bravoure, a déjà deux citations à l'ordre de la division.

Capitaine BOUCHEROT, 66^e bataillon de chasseurs : a chargé à la tête de sa compagnie, le 13 juillet 1915, et a brillamment entraîné tous ses chasseurs. Citation à l'ordre de l'armée en mars 1915. Blessé à la tête par un éclat d'obus, a refusé de se faire évacuer et a continué pendant quinze jours d'exercer son commandement dans les tranchées de première ligne.

Capitaine ROBBE, 223^e d'infanterie : officier d'une valeur exceptionnelle au feu ; précédemment cité à l'ordre de l'armée ; a fait preuve, pendant la nuit du 15 au 16 juillet 1915, des plus belles qualités militaires en maintenant sa compagnie en excellent état

moral sous un bombardement effroyable qui bouleversait toutes ses tranchées ; malgré des pertes sensibles, a repoussé, après ce bombardement, une violente attaque d'infanterie parvenue jusqu'aux réseaux, avait déjà remarquablement commandé sa compagnie lors de l'attaque exécutée par le régiment dans la nuit du 19-20 juin 1915 et en la maintenant dans la journée du 20 accrochée au terrain sous un bombardement intense dans des tranchées inachevées. Lors de la tentative faite par les Allemands — nuit du 9 au 10 juillet — pour reprendre une partie des ouvrages qu'ils avaient perdus, avait déjà montré le plus grand sang-froid et a arrêté net l'offensive ennemie.

Sous-lieutenant BRUELLE, 37^e d'infanterie : blessé une première fois le 20 août 1914, a été cité à l'ordre du corps d'armée et a reçu la médaille militaire pour sa bravoure et son sang-froid dans le commandement d'une section de mitrailleuses. Revenu sur le front le 25 novembre 1914, n'a cessé, comme adjudant et ensuite comme sous-lieutenant à la compagnie de mitrailleuses, de faire preuve des plus belles qualités militaires dans tous les combats auxquels le régiment a pris part. A été blessé grièvement le 14 mai 1915. Vient d'être amputé de la jambe gauche.

Capitaine LACOMBE, 42^e d'infanterie : a pris, le soir du 9 août 1914, en plein combat, le commandement de son bataillon, dont le chef était blessé. Très préparé à ses nouvelles fonctions, d'une bravoure hors ligne et d'un sang-froid remarquable, a tout de suite fait preuve des plus belles qualités de commandement. Le 19 et le 29 août, est intervenu à la tête de son bataillon avec une superbe énergie et avec succès contre un ennemi supérieur en nombre. Le 6 septembre 1914, a soutenu avec un entrain des plus brillants un combat extrêmement violent et meurtrier au cours duquel il a été l'âme et l'exemple de son bataillon et où il a été grièvement blessé.

Capitaine GIBAUD, 33^e d'artillerie : a rendu au début de la campagne les services les plus appréciés et les plus dévoués jusqu'au moment où il a été blessé grièvement au combat du 14 septembre 1914.

Lieutenant GAILHAC, 367^e d'infanterie : le 21 septembre 1914, a ramené sa section, qui s'était repliée sans ordre, dans une tranchée soumise à un bombardement intense. A été blessé grièvement, dans la tranchée ainsi réoccupée, par un éclat d'obus. A perdu l'œil droit.

Sous-lieutenant CHAVANNES, 134^e d'infanterie : a été blessé le 7 octobre 1914, au moment où il amenait sa section en renfort. Très belle attitude au feu. A perdu l'œil gauche.

Sous-lieutenant CIGILE, 351^e d'infanterie : a eu une très belle attitude au feu. Blessé le 25 août 1914.

Lieutenant COLONNA, 312^e d'infanterie : a, en maintes circonstances, donné des preuves de sa bravoure, de son sang-froid, de sa décision, en particulier le 4 juillet 1915, lors de l'attaque allemande, en arrêtant la progression d'une section ennemie par un tir d'écharpe bien dirigé. Le 11 juillet, examinant par un créneau les défenses accessoires de l'ennemi, fut blessé à la main gauche par une balle, qui avait ricoché sur une pierre dont les éclats l'ont atteint à l'œil droit, entraînant la perte de cet organe.

Lieutenant MARTINROCHE, 339^e d'infanterie : sa compagnie étant aux avant-postes, a été blessé d'une balle à la tête, le 6 octobre 1914, pendant qu'il examinait les tranchées ennemies par-dessus le parapet. Très bon commandant de compagnie, ayant beaucoup d'ascendant sur ses hommes, a fait preuve de sang-froid et de courage au combat du 27 septembre 1914. A subi l'énucléation de l'œil gauche.

Sous-lieutenant MARQUE, 10^e bataillon de chasseurs : jeune officier des plus remarquables par son intrépidité, son sang-froid et son audace. Au cours d'un combat qui, le 2 juillet 1915, dura plusieurs heures, a soutenu, par son exemple personnel, le courage des grenadiers improvisés de sa compagnie et assuré ainsi la conservation d'un point important du terrain.

Capitaine COMBES, 39^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne de la plus grande bravoure. Cité à l'ordre de l'armée le 29 juin 1915. Blessé grièvement pendant un bombardement des tranchées de

première ligne, le 20 juillet 1915. Commandant de compagnie sur lequel on pouvait compter en toutes circonstances et qui n'a cessé de donner le meilleur exemple.

Capitaine BORIS, état-major d'une division : depuis le début de la campagne, montre une activité, une initiative, un mépris du danger au-dessus de tout éloge. A su, en toutes circonstances, et particulièrement à l'occasion des combats des mois de mai et de juin 1915, assurer de jour et de nuit tous les services. Continue à se dépenser sans compter et apporte une aide précieuse au commandement en exécutant fréquemment des reconnaissances sur les points les plus dangereux du front.

Capitaine ARON, 1^{er} génie : officier d'une compétence technique remarquable. Présent à tous les travaux particulièrement difficiles et dangereux, a constamment donné l'exemple à ses subordonnés. Blessé à la tête dans la nuit du 14 au 15 juillet 1915, a néanmoins conservé le commandement de son unité jusqu'au moment où il a dû être évacué pour être trépané.

Capitaine CHANU, 97^e d'infanterie : excellent officier venu sur sa demande de la garde républicaine. A, pendant tout l'hiver, commandé sa compagnie avec un zèle et une compétence au-dessus de tout éloge, donnant à tous l'exemple du devoir. A brillamment enlevé sa compagnie à l'assaut le 9 mai 1915. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant WAGNER, 232^e d'infanterie : brillant officier de complément. Blessé grièvement une première fois en septembre 1914, a rejoint son régiment à peine guéri de sa blessure. A été très grièvement blessé à nouveau en maintenant sa section sous un feu violent d'artillerie lourde allemande. A été amputé de la cuisse gauche.

Médecin aide-major MEGNIN, 149^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, a participé à tous les combats du régiment. S'est toujours fait remarquer par son entier dévouement et son zèle en soignant les blessés sous le feu de l'ennemi. Blessé très grièvement le 15 juillet 1915 dans un poste de secours avancé, a dû être amputé de la jambe gauche. A été cité à l'ordre de la division pour sa belle conduite en Belgique.

Sous-lieutenant GIROD, 297^e d'infanterie : blessé d'un éclat de bombe au moment où, pour profiter de l'éclairage produit par une fusée éclairante, il s'était assis sur un gabion pare-éclats pour mieux observer la ligne ennemie.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant-chef BERTRAND, 2^e d'artillerie : sous-officier intelligent, qui remplit, depuis le début de la guerre, avec une autorité qui ne s'est jamais démentie, avec un dévouement inlassable et une conscience éprouvée, les fonctions de commandant de l'échelon de batterie. Au début des opérations, a su, de sa propre initiative, par de judicieuses dispositions, sortir son échelon de situations particulièrement critiques. D'une tenue parfaite, exerce sur son personnel la plus haute influence. (Croix de guerre.)

Adjudant CHRISTOPHE, 23^e d'artillerie : s'est distingué, depuis le début de la campagne, dans le commandement des échelons du groupe qu'il a su maintenir en parfait état par son zèle et son activité.

Adjudant PITOLLET, 6^e d'artillerie à pied : adjudant du plus grand mérite. Très ancien. S'est acquis de nouveaux titres par ses services, depuis le début de la campagne.

Adjudant-chef LEYNAUD, 5^e d'artillerie à pied : sous-officier d'un niveau supérieur, s'est montré très brave au feu. A dirigé des postes d'observation, des tirs très précis et très efficaces. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis RAFFARIN, 17^e d'artillerie : sous-officier énergique et dévoué. Chef de section ayant montré dans les circonstances les plus critiques, les qualités de sang-froid et de bravoure qui en font un auxiliaire précieux du commandement. A fait déjà donné maintes preuves d'énergie aux colonies. (Croix de guerre.)

Adjudant MILLARD, 25^e d'artillerie : modèle de dévouement et de conscience, a rendu les meilleurs services pendant la campagne.

A fait preuve de bravoure, d'endurance et d'une très grande activité ; sujet très méritant. (Croix de guerre.)

Adjudant ROUSSEL, 5^e d'artillerie à pied : adjudant d'armement et de casernement. Vint à bout de sa lourde tâche, grâce à son zèle, son travail et son dévouement.

Adjudant-chef VIGIER, 52^e d'artillerie : très bon adjudant-chef, énergique, dévoué, très militaire. A pris part à tous les engagements de la campagne avec sa batterie, soit comme chef de section, soit comme faisant fonctions de lieutenant de tir. Très méritant à tous les points de vue. (Croix de guerre.)

Adjudant STEF, 39^e d'artillerie : sous-officier extrêmement consciencieux et dévoué. S'est montré très calme sous le feu. Très méritant. (Croix de guerre.)

Adjudant DARDANT, 5^e d'artillerie à pied : sous-officier d'une conscience éprouvée, commande actuellement une batterie. Est presque journellement soumis au feu de l'artillerie ennemie ; fait preuve d'énergie et d'habileté technique dans ses fonctions de commandant de batterie. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef NOLIN, 37^e d'artillerie : sous-officier intelligent, vigoureux, excellente tenue, s'est très bien comporté depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Adjudant HOUDRET, 37^e d'artillerie : excellent serviteur, très dévoué. Rend les meilleurs services depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Adjudant DURAN, 15^e d'artillerie : excellent sous-officier, a fait preuve depuis le début de la campagne de la plus grande bravoure. Blessé le 8 septembre 1914, a demandé à ne pas être évacué. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef LE DUFF, 4^e d'artillerie : excellent sous-officier, très dévoué et consciencieux. Engagé volontaire pour la durée de la guerre et a demandé à faire partie du premier envoi de renforts sur le front. Compte de nombreuses campagnes coloniales. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis CABANNET, 48^e d'artillerie : beaux états de services. N'a mérité que des éloges pour sa manière de servir depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef LE GAL, 28^e d'artillerie : excellent sous-officier ; a rendu les plus grands services depuis le début de la campagne ; s'est toujours montré plein d'entrain, de bravoure et de dévouement. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis RAISIN, 54^e d'artillerie : modèle du bon serviteur, tant dans sa manière générale de servir que dans ses fonctions spéciales de maître maréchal-ferrant.

Adjudant-chef VINCENT, 3^e d'artillerie : l'ordre : fait depuis le début de la campagne le service du train régimentaire du groupe et donne toute satisfaction dans ce service.

Adjudant-chef GAVEY, 3^e d'artillerie lourde : serviteur modèle, d'un dévouement de tous les instants. A rendu les meilleurs services pendant les premiers mois de la campagne comme chef de section à la batterie de tir et a eu constamment une belle tenue au feu. Commande avec un zèle digne d'éloges l'échelon de sa batterie. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef GETIN, 28^e d'artillerie : très bon sous-officier. A fait preuve de calme et de sang-froid sous le feu et a rendu les meilleurs services depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis BRAUD, 35^e d'artillerie : excellent sous-officier au point de vue militaire comme au point de vue professionnel. A constamment, depuis le début de la campagne, montré le plus complet dévouement dans son service.

Adjudant GRENIER, parc d'artillerie : sous-officier très sérieux, tout à fait dévoué, très au courant de ses fonctions. Commandait une section au combat du 28 août 1914, a fait son devoir dans des moments difficiles. (Croix de guerre.)

Adjudant PELLETIER, 35^e d'artillerie : excellent sous-officier. A fait preuve du plus grand dévouement, du plus grand zèle et de très sérieuses qualités militaires depuis le début jusqu'au 7 septembre 1914 où il a été très grièvement blessé à son poste. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef ACKERMANN, 16^e d'artillerie : était désigné pour rester au dépôt comme adjudant d'armement, a demandé à partir même en rendant ses galons. Très bon sous-officier au front depuis le début de la campagne, a eu une très belle tenue sous le feu. (Croix de guerre.)

Canonier SAINTJEAN, 2^e d'artillerie : vieux serviteur, ancien légionnaire et ancien colonial. Etant mobilisé dans une formation de l'arrière, a demandé à venir sur le front. Excessivement dévoué et discipliné, sert presque toujours dans les tranchées de première ligne comme téléphoniste adjoint aux observateurs. (Croix de guerre.)

Chef artificier LAROCHE, parc d'artillerie : ancienneté de service. Très bons services dans son emploi actuel.

Adjudant QUILLET, 10^e d'artillerie à pied : sous-officier vigoureux, énergique et dévoué, remplit avec zèle et compétence les fonctions de chef de section d'une batterie sur train blindé et ne mérite que des éloges pour sa manière de servir. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef ROBIN, artillerie d'une division : nombreuses annuités. S'est acquis de nouveaux titres par sa manière de servir au cours de la campagne.

Adjudant-chef LOUCHE, 61^e d'artillerie : a fait preuve, depuis le début de la campagne, de sérieuses connaissances techniques, du dévouement le plus absolu et d'un sang-froid complet au feu. S'est particulièrement fait remarquer comme observateur avancé aux combats des 23, 29 et 30 septembre 1914, comme chef de section, le 18 décembre 1914, alors que sa batterie était soumise à un feu violent de l'artillerie ennemie. Sous-officier d'un caractère éprouvé, plein d'entrain et d'énergie, extrêmement méritant. (Croix de guerre.)

Adjudant COURAULT, 45^e d'artillerie : très bon serviteur, d'une tenue parfaite au feu. Blessé le 14 septembre 1914, est revenu au front dès que cela lui a été possible. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef MENIELLE, 2^e d'artillerie lourde : adjudant-chef très énergique et très brave. Montre de réelles qualités d'organisateur, dans la batterie dont il commande l'échelon.

Adjudant-chef CANCEL, 40^e d'artillerie : très bon sous-officier, est sur le front depuis la mobilisation. A rendu d'excellents services dans le commandement de l'échelon et y a fait preuve, dans plusieurs circonstances, d'énergie et de sang-froid.

Adjudant GOUVERNEUR, 41^e d'artillerie : nombreuses annuités. Très bien noté. S'est acquis de nouveaux titres par sa manière de servir et son dévouement.

Adjudant DELMAS, 55^e d'artillerie : excellent serviteur, plein de zèle et de dévouement. A été noté de la façon la plus élogieuse durant toute sa carrière. Sur le front depuis le mois de septembre 1914, continue d'être très méritant.

Adjudant MARCELIN, 40^e d'artillerie : très bon sous-officier, très consciencieux et très zélé. A souvent dirigé le tir de sa batterie. A été chargé à plusieurs reprises de missions délicates et périlleuses ; s'en est très bien acquitté. (Croix de guerre.)

Adjudant GONTIER, 19^e d'artillerie : excellent serviteur, rend depuis le début de la campagne les services les plus précieux et fait preuve de dévouement et de belles qualités militaires. (Croix de guerre.)

Adjudant FUZIBAY, 9^e d'artillerie : sous-officier très énergique, ayant, en de nombreuses circonstances, donné des preuves de courage et de sang-froid. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef MOLLIÈRE, 31^e d'artillerie : excellent adjudant, brave et résolu. Très belle conduite depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef REIGNAULT, 58^e d'artillerie : très ancien sous-officier, très dévoué, rend les meilleurs services. A fait la campagne depuis la mobilisation. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef RICHARD, 46^e d'artillerie : excellent sous-officier, au front depuis le début de la campagne. Sert avec beaucoup de dévouement. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef MORDACQ, 41^e d'artillerie : excellent adjudant-chef qui, depuis le commencement de la campagne n'a pas cessé de servir avec entrain et le plus grand zèle. Cité à l'ordre du corps d'armée pour sa belle conduite. (Croix de guerre.)

Adjudant PUVREZ, 15^e d'artillerie : excellent adjudant, homme de devoir, a toujours rempli d'une façon parfaite toutes les missions à lui confiées. S'est très bien comporté sur le front ; chargé actuellement de diriger le tir contre avions dans le secteur d'une division d'infanterie. Excellente tenue au feu. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef BELLOC, 58^e d'artillerie : depuis le premier jour de la mobilisation donne les preuves d'un beau caractère et d'une très grande énergie. S'est distingué notamment le 25 janvier 1915 en ouvrant de sa propre initiative et avec succès le feu de sa section sur une colonne d'attaque, malgré le tir réglé de 105 auquel il était soumis, qui avait démonté abris et observatoires et occasionné de fortes pertes. (Croix de guerre.)

Adjudant SELLIER, 2^e d'artillerie : excellent adjudant. Très sérieux et très dévoué. Très bonne tenue. Très courageux. A commandé à plusieurs reprises l'échelon de sa batterie et s'est parfaitement acquitté de sa tâche.

Adjudant PERRIN, 1^{er} d'artillerie de montagne : très dévoué et consciencieux, a pris part avec sa batterie à de nombreux combats et a commandé à plusieurs reprises le tir d'une section avec beaucoup de sang-froid. Très belles qualités morales. (Croix de guerre.)

Adjudant GOUGUET, 37^e d'artillerie : excellent sous-officier d'un dévouement à toute épreuve, ayant beaucoup d'autorité et de commandement. Très belle attitude au feu. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef LAPOUSTERLE, 32^e d'artillerie : excellent sous-officier, d'un dévouement absolu, précieux auxiliaire de son commandant de batterie. (Croix de guerre.)

Adjudant BAVEREZ, 62^e d'artillerie : adjudant très dévoué et compétent. Commande depuis le commencement de la campagne l'échelon de sa batterie, et a toujours pu assurer le ravitaillement rapide en munitions, ainsi que l'ordre dans son détachement et le bon état de ses chevaux.

Adjudant BRIHAT, 19^e d'artillerie : excellent sous-officier, précieux collaborateur pour son capitaine commandant. Beaucoup de sang-froid au feu. Très dur pour lui-même, n'a pas voulu se laisser évacuer à la suite d'une chute de cheval très sérieuse, quoique souffrant beaucoup. (Croix de guerre.)

Adjudant LECOMTE, 1^{er} d'artillerie : excellent sous-officier à tous les points de vue. A fait preuve de bravoure et d'initiative le 26 août 1914, en dirigeant l'enlèvement à bras des canons de la batterie au moment où une partie des attelages avait été dispersée par le feu ennemi et a ainsi contribué par son énergie à sauver les pièces. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef DUTEIL, 59^e d'artillerie : excellent serviteur, ayant commandé l'échelon de la batterie depuis le début de la campagne avec une grande autorité. A fait en toutes occasions preuve du plus absolu dévouement. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef MATHIEU, 39^e d'artillerie : excellent sous-officier, d'une tenue et d'une conscience au-dessus de tout éloge. S'est montré un auxiliaire plein de zèle et de dévouement pour ses chefs depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef VIAUD, 50^e d'artillerie : excellent adjudant-chef, très sérieux, intelligent, remplit depuis le début de la campagne les fonctions de chef de section à la batterie de tir. Excellente attitude au feu. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef LAMIRAND, 60^e d'artillerie : d'une bravoure à toute épreuve, très bon chef de section. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef GUENET, 50^e d'artillerie : s'est toujours montré serviteur dévoué et continue à donner toute satisfaction depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis HAUDECEUR, 6^e d'artillerie à pied : très bon sous-officier, tout particulièrement apprécié de ses chefs. (Croix de guerre.)

Adjudant SAUTEREAU, 1^{er} groupement d'artillerie lourde : excellent adjudant, zélé, dévoué, consciencieux ; très bien noté par ses chefs du temps de paix ; a continué à mériter tous les éloges par sa façon de servir depuis le début de la guerre. (Croix de guerre.)

Adjudant ALIÉ, 62^e d'artillerie : sous-officier dévoué et très énergique ; a fait preuve en plusieurs circonstances de beaucoup d'initiative et d'un grand zèle dans le service. (Croix de guerre.)

Adjudant LEFEVRE, parc d'artillerie d'une armée : bon serviteur, méritant, fait la campagne depuis le début, compte déjà de nombreuses annuités.

Adjudant RUMEAU, au 59^e d'artillerie : très bon sous-officier, sert avec zèle et dévouement depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis DE LANESSAN, 12^e d'artillerie : sous-officier de réserve ayant de nombreuses campagnes coloniales. A rendu, depuis le début de la campagne, les meilleurs services et s'est signalé par son activité, son intelligence et son entrain dans les missions délicates d'agent de liaison, auprès des troupes d'attaque. (Croix de guerre.)

Adjudant chef PAPOT, artillerie d'un corps d'armée : sur le front depuis le début de la campagne. A toujours fait preuve des plus solides qualités militaires. (Croix de guerre.)

Adjudant TEÉBAULT, parc d'artillerie : a accompli 18 ans dans l'armée active ; dans toutes les circonstances a fait preuve de dévouement et a montré la plus grande activité dans l'exécution du service.

Adjudant POYAU, 49^e d'artillerie : excellent adjudant d'une bravoure et d'un dévouement à toute épreuve ; blessé grièvement au combat du 29 avril 1915. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef GAULTIER, 54^e d'artillerie : excellent adjudant-chef des plus méritants à tous égards. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Adjudant MARTIN, 6^e d'artillerie à pied : manière de servir parfaite. A beaucoup d'autorité sur les canonniers dont il obtient énormément. A fait preuve depuis le début du plus grand zèle et du dévouement le plus absolu. (Croix de guerre.)

Adjudants CHARPENTIER, 44^e d'artillerie ; **LA HAILLE**, artillerie d'Afrique ; **BOURZEIX**, artillerie d'Afrique ; **FRAISSE**, 3^e d'artillerie ; **MAITRE**, 2^e d'artillerie de montagne ; **HATTE**, 44^e d'artillerie ; **SUZE**, 52^e d'artillerie ; **CASANOVA**, artillerie d'Afrique ; **SAUTOUIL**, artillerie d'Afrique ; **LAKAGUE**, artillerie du Maroc ; **FAMY**, 4^e d'artillerie ; **LORAZO**, génie, au Cameroun ; **CHEVROTTON**, génie, au Cameroun ; **SALABERRY**, 1^{er} génie ; **VILLEVAUD**, 2^e génie ; **VALES**, 2^e génie ; **BERGÈRE**, 19^e bataillon du génie.

Maréchaux des logis ANTOINE, 2^e d'artillerie lourde ; **CEUILLE**, artillerie au service automobile ; **MOURET**, 34^e d'artillerie ; **OUVRIER**, 13^e bataillon du génie.

Sergent CUVINOT, génie, Guinée française. **Brigadier GRES**, 55^e d'artillerie.

Chef armurier VEDRENNE, 8^e génie. **Adjudant CHIRON**, mécanicien à une section de parc : sous-officier ancien, a rendu les meilleurs services depuis le début de la campagne.

Ouvrier d'état DÉBONNAIRE, section d'un parc : a toujours été très bien noté. A rendu des services précieux comme chef d'équipe de réparation du matériel de 75 et s'est montré très dévoué et très habile dans les travaux qu'il a exécutés depuis le début de la campagne.

Gardien de batterie CHATEAUX, parc d'artillerie d'une place : très bon gardien de batterie ; venant de la place de Nice, a pris immédiatement le service d'un des forts d'une place et s'est fait remarquer par sa manière de servir.

Gardien de batterie WAUCQUIER, parc d'artillerie d'une place : très bon gardien de batterie. A assuré avec beaucoup de zèle et de dévouement son service depuis la mobilisation.

Gardiens de batterie MOQUET, parc du 13^e corps ; **BEAUFILS**, parc de Briançon ; **LEGRAND**, parc de Toulon ; **LAURAIN**, parc de Langres ; **SOULÉ**, parc de Lyon.

Ouvriers d'état SOULARI, entrepôt de Bourges, et **CANCEL**, à Lyon.

Brigadier SERIOT, 1^{er} escadron du train : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Adjudant BROUSSEAU, 12^e escadron du train : fait fonctions de chef de section au C.V.A.D. 2 depuis l'entrée en campagne et se montre en toutes circonstances, plein d'entrain, d'énergie et d'initiative. Excellent sous-officier, très méritant.

Adjudant COINCHELIN, 19^e escadron du train : sous-officier très méritant, a de bons services, tant dans l'armée active que dans la réserve. S'est acquis de nouveaux titres depuis le début de la campagne.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie 31, quai Voltaire 1370